



Bulletin de l'Association des Amis de  
**Robert Brasillach**

**140**  
Printemps  
2017

---

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)*

---



### Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3  
brasillach@europae.ch  
[www.brasillach.ch](http://www.brasillach.ch)  
blog : arb6245.over-blog.net

#### Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève  
Daniel Todeschini, trésorier, Genève  
Peter Tame, vice-président, Belfast  
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile Dugas,  
Anne Brassié, Bruno Bardèche,  
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

#### Cotisations : CHF 50. —/50 €

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

**Suisse** : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9  
Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9  
BIC POFICHBEXXX.

**France** : Par chèque à l'ordre de Monique DELCROIX,  
BP 19 60240 Chaumont-en-Vexin France ou  
Compte 00057000342

IBAN FR76 3000 3002 9500 0570 0034 266

**Belgique** : 50 € ING, versement à l'ordre des ARB,  
Compte 310-1663442-75 ;  
IBAN BE05 3101 6634 4275.

**Autres pays** : CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,  
CCP 12-94222-9 Genève  
IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

### SOMMAIRE

Page 2	: Le mot du Président
Pages 3-5	: Document : Apologie pour un meurtre, <i>le Monde</i> , 6 février 1975
Page 5	: La mort de Robert Brasillach, Extrait de <i>L'Histoire</i> , mensuel n° 20, février 1980, par Pascal Ory
Page 6	: Amis de Paul Gentizon : Paul Gentizon et les intellectuels français victimes de l'épuration
Pages 7-13	: Lecture : <i>Mémoires occupées</i> . Bardèche, Balzac et la Seconde Guerre mondiale
Page 14	: Notes de lecture : Pierre Lherminier, <i>Annales du cinéma français. Les voies du silence 1895-1929</i>
Page 15	: Presse : Cher Eric Zemmour, par Christophe Conte
Pages 16-19	: Les crimes de l'épuration, José Castagno
Page 20	: TV Canal 1 : F. Mitterrand : Marine Le Pen : « Madone à pédés »
Page 21	: Archive : <i>L'Aurore</i> , De Gaulle et les salaires fictifs, 20 mai 1958
Pages 22-26	: Archive : Sur le front de l'Est avec la Légion française par Brasillach
Page 27	: Presse : Les écrivains peu connus, Marcelle Sauvageot, <i>Rivarol</i> , mars 2016
Pages 28-29	: Presse : Actualité de Brasillach, <i>Présent</i>
Page 30	: Biographie : <i>Qui suis-je ? Jean Anouilh</i> , éd. Pardès
Page 31	: Hommage à Robert Brasillach du Cercle franco hispanique
Pages 32-33	: Lecture : Pierre-Antoine Cousteau : un polémiste de génie, <i>Rivarol</i>
Page 34	: <i>Pierre-Antoine, l'Autre Cousteau</i> par Jean-Pierre Cousteau
Page 34	: Du Puy du Fou à l'Alcazar de Tolède, <i>Présent</i>
Page 35	: Biographie : <i>Qui-suis-je ? François Brigneau</i> , éd. Pardès
Page 36	: Lecture : Péguy par Brasillach
Page 37	: TV : Aujourd'hui dans l'histoire : l'exécution de Robert Brasillach
Page 37	: BNF : Gallica, le TPI et Bardèche
Pages 38-39	: En bref
Page 40	: Index

Chers ARB,

Nous avons bien reçu vos légitimes revendications quant à la parution du Bulletin. Profitant de l'été et de petites mains à la recherche d'un travail, nous avons mis les bouchées doubles. Si la livraison du printemps vous parvient avec un retard coupable, sachez que notre n°141 (été) sera bouclé la semaine prochaine et vous parviendra fin août-début septembre. Dans l'intervalle nous aurons bien avancé le n° 142 (automne) : dossier Rebatet II, ainsi que le n° 143 (hiver). Mais la nouvelle la plus importante est le bouclage de nos Cahiers n°53 qui partiront chez l'imprimeur à la rentrée pour un envoi à nos adhérents avant notre traditionnelle Assemblée générale dans la Cité de Calvin.

Voilà de quoi vous rassurer et vous permettre de finir la période estivale avec deux livraisons de notre revue et la promesse d'un Cahier riche en inédits !

Bonne lecture, toujours fidèlement.

ARB

## DOCUMENT : Apologie pour un meurtre

Voici en intégralité l'article paru en 1975 sous la plume de P. Ory, abolitionniste de la peine de mort en 1975, mais fusilleur de Brasillach en 1945... suivi d'un extrait de celui publié en 1980 dans *L'Histoire*.

Il y a trente ans jour pour jour, le 6 février 1945, au matin, dans une cour de la prison de Fresnes, une exécution par fusillade, comme il y en avait beaucoup en ce temps-là. L'homme, avec son visage d'intellectuel à lunettes, est jeune encore - trente-cinq ans. Il n'a jamais revêtu l'uniforme de la milice, il n'a jamais torturé de résistants; mais il a été pendant cinq années, et les plus graves de toutes, entre Munich et Stalingrad, l'animateur du plus jeune, du plus brillant, du plus violent des organes de la presse fasciste. Je suis partout. Après avoir pris ses distances avec une équipe qui restait celle de ses meilleurs amis, tout en continuant à collaborer jusqu'au bout à la presse parisienne, il avait refusé de fuir la France dans les fourgons allemands, au mois d'août 1944. La condamnation à mort avait été prononcée le 19 janvier, le recours en grâce rejeté par le général de Gaulle une quinzaine de jours plus tard, malgré une vive campagne d'opinion conduite aussi bien par des amis de toujours, siégeant à l'extrême droite, tel Thierry Maulnier, que par des adversaires oublieux des injures, tel François Mauriac. Le coup de grâce est donné à 9 h 38, comme on dit dans les bonnes biographies. Le cadavre est celui de Robert Brasillach. Rappeler ces quelques faits ne me semble pas sacrifier à la mode rétro.

Par-delà les générations, les autres guerres, les autres après-guerre, cette mort nous interpelle. Quand je dis " nous ", c'est que je ne crois pas parler ici - du moins dans ces premières lignes - en mon seul nom. Chronologiquement, j'appartiens déjà à ceux qui n'ont connu les " années noires " que par oui-dire et par lu-dire, même si à l'évidence le fantôme en obsède plus que jamais certains d'entre eux. Professionnellement, je suis un historien qui a choisi de " travailler " sur le vingtième siècle français. Politiquement enfin, je milite dans un parti auquel les Brasillach d'il y a quarante ans ont voué l'exécration toute particulière qui a la haine portée aux héritiers de Marx superposait un mépris sans limites pour un adversaire qui semblait à ce point " émasculé " et " enjuivé " qu'il ne pouvait plus être autre chose que tolérant. Repoussoir par excellence de ce qui n'était, dans le cas du maurassien Brasillach, qu'un nationalisme à velléités sociales mais aurait bien voulu se faire passer pour vrai socialisme national.

Or ce destin éclair, entre le cloître de la rue d'Ulm et la cour de la prison de Fresnes, érigé bientôt en martyre exemplaire par des proches au souvenir pieux, pose aux jurés de 1975 deux questions fondamentales et qui, à vrai dire, n'en font qu'une - il s'agira dans ces conditions aussi bien de l'accusé que de cet intellectuel en général qu'on a voulu le voir représenter ce matin de février-là - et cette question a un vieux nom bien usé mais toujours pratique: la responsabilité.

C'est que le charme du supplicié est indéniable. Il a su si bien cultiver chez lui l'image de la jeunesse - jusqu'à en faire le thème essentiel de son oeuvre - et en même temps, alentour, cette sorte de camaraderie, élitaires sans doute, mais sincère et sans prétention, cette forme d'ironie qui se voudrait socratique et réussit du moins à être amicale. Certes, c'est ce même besoin de concilier virilité et tendresse, c'est cette soif d'amitié et d'unité - de communauté, - cette quasi-obsession tout à la fois de la jeunesse et de la poésie, qui seront les arguments présentés par l'auteur pour justifier son adhésion au fascisme, mais nous n'avons pas ici à instruire un procès d'intentions.

Sans doute aussi, et malgré qu'il en eût. Robert Brasillach, débarrassé de ces oripeaux, apparaît-il beaucoup plus classiquement comme un bon-jeune-homme parmi tant d'autres, érigeant en valeur absolue le passé en tant que tel, maurassien d'essence filiale que nul n'a jamais considéré comme l'une des lumières politiques de son temps, tout le contraire de l'homme en révolte. Amateur de canulars pour archicubes, il reste impénétrable à l'humour autrement corrosif du surréalisme, qu'il a eu l'occasion d'approcher La fragile délicatesse des Sept couleurs et du Marchand d'oiseaux ne tient pas une seconde à côté du gigantesque hurlement de Louis-Ferdinand Céline, ou même du cri d'orgueil et de désespoir d'un Drieu La Rochelle.

Rien là cependant qui le distingue de tant de réactionnaires, de tant de conservateurs, rien de quoi fusiller un homme au petit matin. Même si, dès l'origine, ce relatif isolement intellectuel du petit-bourgeois " cultivé " préparait le terrain à l'acceptation sans critique des grandes phobies de l'extrême droite, celle du démocrate, du bolchevik, du juif. On reste à vrai dire impressionné de voir dans ses chroniques rétrospectives comme dans ses articles au jour le jour, l'amateur raffiné auquel n'échappait aucun des " événements " artistiques de son temps, l'ami sensible de plusieurs des créateurs encore aujourd'hui les moins contestés, perdre soudain toute espèce de retenue dès qu'il trace ces mots redoutables. Une ligne après une prose délicate toute d'impertinence ou de sensibilité, on est d'un seul coup glacé par ce regard cruel posé sur tel réfugié allemand de 1933, tel rabbin français aux heures dramatiques de Munich, ou, au contraire, par la fascination hypnotique qu'exercent sur l'auteur les grands guides fascistes, à ses yeux vrais " poètes " de leur siècle - Adolf Hitler n'étant pas le moins romantique du lot, - pères dont la haute stature manquera à plusieurs reprises d'éclipser jusqu'au vieux portrait de l'aïeul Maurras.

Bien sûr, rien encore, à ce stade, qui désigne un homme au poteau d'exécution. Nous nous en rapprochons insensiblement, voilà tout.

Car là où Robert Brasillach passe en quelque sorte de ce " romantisme " si souvent cité à son sujet au " réalisme " de la collaboration avec l'occupant du territoire national, c'est bien quand cet écrivain de talent, membre du conseil d'administration de la librairie pseudo-française " Rive gauche ", conférencier de l'Ordre nouveau en Belgique et en Hollande occupées, accepte de couvrir de son nom les arguments essentiels de la politique non seulement de Vichy mais de Berlin.

### **Le revolver et le stylo**

Nous l'avons déjà dit, ce normalien subtil et joyeux n'a jamais assassiné un homme de ses propres mains - tout en affirmant, à propos de mains, que la L.V.F. les avait " autrement pures " que les F.F.L. ... À l'âge où, d'un revers de la sienne, le jeune Lacombe Lucien tuait les poules, le jeune Brasillach Robert consultait les listes d'admission au concours d'entrée à Normale Sup. L'un se retrouvera paradant dans son village avec un revolver allemand, l'autre se contentera de tenir un stylo. Oui, mais ledit stylo tracera des phrases comme celles qui dès le début de 1941, alors que leur auteur est encore prisonnier dans un oflag, réclament l'accélération du procès de Riom et, sans plus tarder, vouent les Blum, Reynaud et autres Mandel à la peine capitale. On sait que pour le dernier la voix du procureur au doux sourire sera entendue Quant aux " terroristes ", particulièrement les plus " rouges " d'entre eux, l'homme dont Me Isorni demandera, dès 1945, la pure et simple réhabilitation n'a pas hésité à en dire, à une époque où c'était encore eux qui étaient en position d'accusés : " C'est sans remords mais plein, au contraire, d'une immense espérance que nous vouons ces derniers (il s'agit des hommes politiques ci-dessus et des résistants communistes) au camp de concentration sinon au poteau. " (20 décembre 1941.)

On objectera que si le ton est encore monté d'une octave, le discours reste à peu près celui de l'avant-guerre, à ceci près, d'ailleurs, que ce nationaliste viscéral, ce maurassien au second degré loue maintenant le jeu de l'ennemi traditionnel de la vieille Action française. Sans doute. Mais la résonance n'est plus du tout la même, et " Monsieur Himmler ", qui a si aimablement reçu Brasillach à Nuremberg, en 1937, est maintenant le grand ingénieur du son. Autant dire qu'entre le verbe parlé d'un Philippe Henriot et le verbe écrit d'un rédacteur en chef de Je suis partout la différence est purement quantitative, et la responsabilité, à mes yeux analogue.

Si ce n'est en développant la thèse bientôt classique de la légalité du régime de Vichy - et donc de la légitimité de la collaboration, raisonnement moins spécieux encore que dérisoire en face de la réalité quotidienne aussi bien qu'historique de l'occupation. Brassillach, dans le box final, ne cherchera pas à atténuer la portée de ces prises de position et de tant d'autres par la raison qu'elles auraient été isolées de leur contexte Soit Signe que tout a été dit, qu'il faut recueillir le denier du verbe ? Finalement, peu importe : de même que cela est moins l'apologie d'un meurtre que celle des victimes dont Brasillach fut, à mes yeux, au même titre que Bonny ou Lafont, le meurtrier, de même il n'est pas question de nier que l'attitude de l'accusé à l'orée du supplice est digne de l'auteur, sur le tard, d'un " André

Chénier ". Mais l'esthétique d'un destin ne se confond pas avec son éthique. Ce sont les défenseurs de Brasillach qui l'éclaboussent.

Allons, disons-le tout de go la franc-maçonnerie des intellectuels de tous bords qui poussa ses petits hauts cris autour du poteau de Fresnes m'est proprement écoeurante. Il était jeune, il était beau, il était gros de belle littérature, laissez-le vivre; - et pourquoi donc ? Brasillach a payé. Non une erreur de jeunesse, mais un crime d'adulte. Il l'a accepté en adulte. Pourquoi fusillerait-on sans sourciller les paumés et les crapules les Lacombe et les Lafont, sans toucher à celui qui, au tout premier rang, a distillé à des milliers de lecteurs l'idéologie, haineuse sans doute mais surtout armée, qui, un jour, leur a permis, à eux, pas à lui, de franchir le pas, de prendre un revolver ?

L'intellectuel est-il de cette race de seigneurs si flattée de se faire reconnaître une influence plus déterminante qu'il n'y paraît sur l'histoire grande et petite, mais qui se scandalise qu'on en tire les conséquences, le jour où lesdites conséquences sont en plomb ? Au remue-ménage de l'intelligentsia autour du " cas " Brasillach, dans l'un et l'autre camp, j'aperçois une origine commune l'obscur peur de voir toucher au plus profond ces privilèges, cette immunité prétentieuse, cette irresponsabilité agissante. Il fallait donc réagir au plus vite, et par le verbe bien sûr, soit en hurlant avec les loups pour supprimer ce témoin gênant, soit en essayant de mettre le holà - j'allais écrire en bêlant avec les moutons.

Que le temps, comme on dit, ait travaillé contre Brasillach, que Lucien Rebatet ou Abel Bonnard soient morts dans leur lit ne change rien au fond du problème De même en est-il des réserves qu'à titre personnel je peux porter sur la peine de mort : ou bien y échappe aussi le dernier des gestapistes, ou bien le premier des Brasillach n'est pas épargné. " Les peuples civilisés fusillent-ils leurs poètes ? ", demandait Me Isorni. Les poètes " civilisés " s'érigent-ils en aboyeurs de chasse à courre, cher Maître ?

Conscient de ce qu'il y a trente ans j'aurais peut-être figuré, comme d'autres jeunes intellectuels peut-être " dévoyés " mais à coup sûr courageux, dans les rangs de la division Charlemagne, je me permets de dire ceci : à la date du 6 février 1975 je suis prêt à signer un appel en faveur de l'abolition de la peine de mort mais à celle du 6 février 1945, au nom d'une " certaine idée " de l'intellectuel et du militant, j'accepte de figurer parmi les douze hommes qui exécutèrent au petit matin le condamné Robert Brasillach, dans la cour de la prison de Fresnes.

Pascal ORY(\*), *Le Monde*, jeudi 6 février 1975

(\*) Agrégé d'histoire, attaché de recherche au C.N.R.S.; militant socialiste.

## La mort de Robert Brasillach

Comment devient-on Robert Brasillach? Trente-cinq ans après l'exécution du rédacteur en chef de *Je suis partout*, Pascal Ory, auteur des *Collaborateurs\**, nous explique l'itinéraire tragique de l'écrivain pris au piège des mots.

Dans le box des accusés, un jeune homme à lunettes rondes, fragile et respectueux, la contenance et le visage d'un intellectuel. C'en est un, en effet ; un écrivain assez connu, sous le nom duquel sont déjà parus une demi-douzaine de romans, un recueil de poèmes, des mémoires. On l'accuse d'intelligence avec l'ennemi. Il sera condamné à mort, et la sentence exécutée. Il a trente-cinq ans. C'était il y a trente-cinq ans.

Devait-on le fusiller? La question est périodiquement posée par ses amis et ses semblables. Question fort peu historique, si l'on veut, mais incontournable, à [...]

Extrait de *L'Histoire*, mensuel n°20, février 1980, par Pascal Ory

<http://www.histoire.presse.fr/actualite/infos/mort-robert-brasillach-01-02-1980-108414>

A propos du *Mois Suisse*, signalons l'existence d'un inventaire en ligne : <http://www.unifr.ch/grhic/revues/search.php>

## Paul Gentizon et les intellectuels français victimes de l'épuration

Dans le célèbre article qui relate sa visite à Sigmaringen (Le Mois Suisse, N° 70, janvier 1945), Paul Gentizon dresse une liste très complète des intellectuels de premier rang qui ont subi les foudres des épurateurs pour avoir adhéré au programme du Maréchal Pétain. Cette pratique continue, il arrive encore de nos jours que de prétendus historiens introduisent dans leurs livres souvent médiocres, quelques événements bien connus, mais présentés comme des révélations sulfureuses sur telle personne.

*Riassunto: Il Nostro in un celebre articolo sugli esuli francesi di Sigmaringen, ci fornisce un'interessante lista di intellettuali francesi vittime dell'epurazione del 1945.*

Massimo Patanè

Ce sont des chefs jeunes et enthousiastes comme les Déat, Doriot, Bucart, etc. prêts à déclencher une révolution nationale dans le sens que l'indiquent les temps, pour assurer la régénération nécessaire de la France. C'était hier un grand prince de l'Eglise, le cardinal Baudrillard. Ce sont des Académiciens de renom comme Abel Bonnard, Abel Hermant, Henri Bordeaux, Pierre Bencit. Ce sont des savants comme Carrel, l'auteur célèbre de *L'homme*, cet inconnu... qui installé depuis des années aux Etats-Unis a fait depuis le chemin inverse, revenant en France pour prendre part au destin de sa patrie et, jusqu'à sa mort, prônant la collaboration européenne comme le meilleur moyen d'atténuer le malheur de ses compatriotes ; comme Georges Claude, de l'Académie des sciences, physicien de génie, auteur de travaux retentissants sur l'air liquide, le néon, l'énergie thermique des mers ; comme Auguste Lumière, inventeur, avec son frère Louis, du cinématographe ; ce sont de grands juristes comme J. Barthélemy ; des sociologues éminents comme Lagardelle ; des personnalités comme Sacha Guitry, auteur de comédies les plus originales et spirituelles, coupable aux yeux des gaullistes d'avoir écrit : *une Histoire de Jeanne d'Arc au maréchal Pétain* - vendue au profit du fonds national pour les victimes des bombardements anglo-américains... Ce sont les écrivains de grande classe, clairvoyants et robustes, tous gagnés par le principe d'une nouvelle politique française, et communiant avec ferveur dans l'idée continentale: Jean Ajalbert, Colonel Aterme, Paul Allard, Marcel Aymé, Robert Brasillach, Earjavel, Benedetti, Benoist Méchin, Emile Bocquillon, Georges Blond, René Benjamin, Henri Béraud, Jacques Bculenger, L. F. Céline, A. de Chateaubriant, Jacques Chardonnet, Curnonsky, Paul Chack, Félicien Challaye, André Chaumeix, Guy Cruzet, F. Delaisi, Drieu la Rochelle, Jacques Dyssord, Pierre Dominique, André Demaison, Marcel Espiau, Claude Farrère, Paul Fort, Bernard Fay, Robert Francis, Albert Fabre-Luce, Jean Giono, Bernard Grasset, Jean Héritier, Jean de la Hire, Jeantet, Marcel Jouhandeau, Stéphane Lauzanne, Jacques de Lesdain, Jean Lousteau, G. de la Fouchardière, Jean Lassorre, Jean uchalre, P. Marion. Ch. Maurras, M. Meunier, Henry de Montherlant, Paul Morand, P. Pascal, G. Prade, R. Recouly, P. Rives, A. Salmon, Sauerwein, Ed. Schneider, G. Suarès, R. Valéry Radot, Maurice Vlamincq, de la Varande, Xavier Vallat, etc. (1). Et cette énumération n'est pas complète. Car la persécution frappe non seulement des académiciens, des savants, des écrivains, des journalistes, des artistes ; elle inquiète aussi des avocats, des médecins, des prêtres et même de glorieux chefs militaires... Mais nous n'en finirions pas. Cette « liste noire » n'en fournit pas moins la preuve indubitable que les collaborationnistes, ces hérétiques, au lieu

d'être une poignée de gens sans importance et sans avenir, sont une élite comprenant les représentants les plus célèbres et les plus marquants de l'intelligence, de la culture, de l'esprit français. Une bonne partie de l'aristocratie intellectuelle et spirituelle de la France, celle même qui symbolise le mieux son génie national, choisi - comme autrefois Hugo, Taine, Michelet et Renan - d'être pour la paix et la réconciliation de notre continent.



Paul Gentizon

1) Pour être complet il faudrait encore parler d'auteurs dramatiques comme J. Sarment, Lenormand, etc., d'artistes universellement connus, des artistes comme Marie Marquet de la Comédie française, Alice Cocéa, Gaby Morlay ; des acteurs comme Albert Préjean, P. Fresnay, S. Lilar ; des artistes de cinéma en vedette dans le monde entier... et je ne parle pas des centaines et centaines d'industriels qui, dans le domaine de la métallurgie, de l'automobile, des textiles, de la chimie, ceux-ci ont accepté une collaboration active, autant pour donner une nouvelle impulsion à des rameaux très importants de l'économie française et européenne, que pour éviter le chômage et la misère de leurs ouvriers.

## LECTURE : Mémoires occupées. Fiction française et Seconde Guerre Mondiale

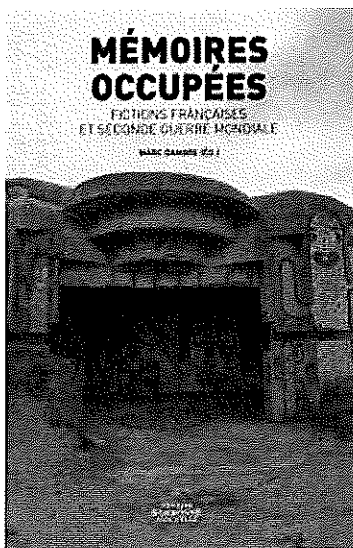
Dir. Marc Dambre, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013  
<http://books.openedition.org/psn/365>

« Hantises et recompositions »

### On peut guérir de ses blessures. Bardèche, Balzac et la Seconde Guerre mondiale

Anne Simonin

pp. 19-28



Maurice Bardèche (1907-1998) jouit d'un étrange statut dans la République des lettres. Ce grand spécialiste de Balzac ne doit pas sa « réputation considérable<sup>1</sup> » à ses travaux littéraires mais au fait d'avoir été le beau-frère de Robert Brasillach, l'un des écrivains collaborationnistes les plus célèbres de son temps, condamné à mort et exécuté le 6 février 1945<sup>2</sup>. D'un strict point de vue judiciaire, pour Maurice Bardèche, l'« épuration » a été clémentine : non-lieu, le 26 mai 1945. D'un point de vue personnel, c'est une catastrophe tellurique, qui emporte avec elle l'Ami d'abord, le Frère ensuite<sup>3</sup> : « Je savais maintenant que je ne sortirais plus de la caverne dans laquelle le destin m'avait enfermé<sup>4</sup>. »

Co-auteur, avec Brasillach, d'une *Histoire du cinéma* (1935) qui fit date, et d'une *Histoire de la guerre d'Espagne* (1939) sans grand intérêt autre que politique, Bardèche conquiert durant les années de guerre un statut, celui de premier spécialiste de l'œuvre de Balzac. Il publie, en 1941, chez Plon, un ouvrage

majeur, aujourd'hui encore incontournable : *Balzac romancier. La formation de l'art du roman chez Balzac jusqu'à la publication du Père Goriot (1820-1835)* ; puis un ouvrage de vulgarisation, *Balzac romancier*, chez le même éditeur, en 1943.

Pendant ces années de guerre, Maurice Bardèche fait carrière : il quitte un poste de professeur de lycée pour la Faculté, la Sorbonne d'abord, où il supplée Georges Ascoli<sup>5</sup>, alors prisonnier de guerre (1940-1941). Puis, à partir du 16 mai 1942, on le retrouve « professeur à titre provisoire de langue et de littérature française » à la Faculté de Lille. Cette trajectoire universitaire, pour laquelle il avait certes les titres requis (normalien agrégé), n'eût pas été si fulgurante sans les sympathies politiques que Bardèche éprouve, et manifeste en faveur des vaincus qui sont alors les triomphateurs de l'heure. Maurice Bardèche n'est pas « collaborationniste » comme Brasillach, farouche défenseur d'une politique d'entente avec l'Allemagne nazie, mais « pétainiste », favorable à une politique de collaboration antisémite, entretenant l'illusion que cette politique peut rester française. Les événements de la Libération viennent donc pour lui interrompre des années qui, hormis les privations, ont été somme toute confortables.

Quoiqu'ayant obtenu un non-lieu devant la cour de justice de la Seine, Bardèche est rattrapé et sanctionné par l'épuration professionnelle : le 13 avril 1946, il est révoqué sans pension avec interdiction d'enseignement public et privé par arrêté ministériel<sup>6</sup>. Il bascule alors dans l'arène politique. À partir de 1947, le polygraphe pro-fasciste et antisémite semble anéantir chez lui le balzacien de premier plan. D'un Bardèche l'autre, l'écart est si grand, creusé de façon irrémédiable et si rapide, que l'on pourrait presque penser avoir affaire à deux homonymes. Or, l'interprète de Balzac et le pamphlétaire fasciste sont bien le même écrivain.

À partir de 1947, année marquée par la publication d'une *Lettre à François Mauriac* (La Pensée libre), suivie, en 1948, de *Nuremberg ou la Terre promise* (Les Sept Couleurs), ses pamphlets valent à Bardèche, selon Pol Vandromme, « autant de lecteurs qu'un romancier à gros tirage<sup>7</sup> ». Ces deux titres font surtout de lui le théoricien du « révisionnisme ». Et avec *Nuremberg II ou les faux monnayeurs* (André Martel, 1950), il ajoute une branche à sa couronne, et rejoint le « négationnisme<sup>8</sup> ».

Le « révisionnisme » – que j'écrirai désormais sans guillemets et qui seul m'intéresse ici – s'attaque à la réécriture de l'histoire de la Libération, en particulier de ce qu'il est convenu d'appeler l'épuration, et déplore le soi-disant triomphe du communisme en France et en Europe ; le négationnisme, indissociable de la lecture par Maurice Bardèche du *Mensonge d'Ulysse* (1950) de Paul Rassinier<sup>9</sup>, promeut une narration de la Seconde Guerre mondiale qui met en doute la réalité de l'entreprise génocidaire de l'Allemagne nazie. Ainsi, l'entreprise d'écriture fallacieuse (et non pas de critique de l'histoire) qu'est le révisionnisme de l'épuration a, vis-à-vis du négationnisme, sa fonction propre ou son autonomie.

Ce révisionnisme s'inscrit, et c'est fondamental, dans une tradition littéraire. Dès les années vingt, la réécriture de l'histoire en fonction d'objectifs politiques, inspirée des théories de Maurras, avait été dénoncée par André Chamson sous le nom de « système uchronique maurassien<sup>10</sup> ». Dans les années trente, Bardèche a été maurassien, mais contrairement à Brasillach, il n'a jamais été un maurassien de stricte obédience. À la Libération, il se réapproprie l'uchronie maurassienne, la centrant autour d'une dénonciation qui se veut implacable de l'épuration :

Le régime considère aujourd'hui ce qu'on a appelé « l'épuration » comme une période révolue [...]. Non, l'épuration n'est pas terminée [...] l'épuration n'est pas terminée parce que l'épuration, c'est le régime lui-même, c'est sa substance, son âme, son essence [...] elle lui a fourni sa puissance, son personnel, ses principes, son armature. Le régime est aussi inséparable de l'épuration que la plante l'est de sa graine [...] ainsi l'épuration ne sera terminée [...] que le jour où le régime aura disparu<sup>11</sup>.

C'est au nom de la vérité (méconnue), de la liberté d'expression (bâillonnée), et des droits (bafoués) des collaborateurs vaincus sanctionnés par l'épuration, que Bardèche prend la parole. Et cela en mobilisant un intertexte littéraire nouveau : une relecture politique de Balzac.

Opposer des contre-arguments rationnels au discours de mauvaise foi de Bardèche est voué à l'échec. Seule la fiction permet de prendre l'uchronie révisionniste à son propre piège, en dévoilant l'inanité de son ambition : imposer une lecture stendhalienne de Balzac allant jusqu'à faire de Stendhal l'auteur de *La Comédie humaine*.

### **Maurice Bardèche et l'épuration : un « martyr ignoré »**

Entre 1946 et 1951, Maurice Bardèche n'écrit pas que des pamphlets, loin de là : il publie « sa » *Comédie Humaine*. Cette édition en trente et un volumes illustrés, parut chez un éditeur de province, André Martel, plus familier des best-sellers et de Conan Doyle que des classiques. Mais Balzac, selon Bardèche, n'a-t-il pas eu « deux descendances : celle de Zola et celle de Conan Doyle<sup>12</sup> » ? Si cette édition iconoclaste publiée chez un éditeur de province n'a jamais été une édition de référence, elle n'en est pas moins capitale pour la compréhension de l'uchronie révisionniste.

Réordonnant Balzac, le commentant avec une liberté de ton, une intimité du texte et une franchise politique que l'on ne retrouve dans aucun autre de ses écrits, Bardèche transforme *La Comédie humaine* en un laboratoire d'expériences historiques. Non sans accroc, et sans ratés, ainsi qu'il l'explique dans l'une de ses « introductions » :

Dès le début de l'introduction [...] je me sens tenu de répondre à diverses objections de lecteurs [...]. Ces réflexions de lecteurs ont une grande importance lorsqu'il s'agit d'une entreprise analogue à celle que nous poursuivons ici, car ces introductions n'ont de sens que si elles sont une sorte de lecture en commun de Balzac. Dans ces conditions, les lettres des lecteurs ont la même valeur que les objections qui peuvent être faites par les étudiants à la



sortie des cours de Faculté, et qui expriment des divergences d'interprétation dont il est juste de tenir compte ou, tout au moins, des difficultés [...].

Il faut malheureusement que je commence par quelques reproches à mon éditeur [...]. Il paraît que j'étais en retard [...] et on imprima tout vif mon manuscrit [...]. Balzac a maintes fois fait des scènes terribles, et même des procès à ses éditeurs pour beaucoup moins : lui exigeait dix ou douze épreuves et ne donnait le bon à tirer qu'à la treizième. Mais il était Balzac : je suis moins exigeant. J'aurais aimé tout de même qu'on me laissât le droit de me corriger [...] j'aurais sans doute enlevé à ma pensée ce caractère un peu crû d'actualité que le premier jet lui avait donné [...] <sup>13</sup>.

Grâces soient rendues à André Martel pour les conditions inhumaines imposées à Maurice Bardèche. S'est ainsi conservée intacte, dans trente textes introductifs, une lecture à fleur de peau de *La Comédie humaine*, au creux de laquelle Bardèche se recrée un public universitaire. Lui qui n'a plus d'étudiants, a des lecteurs – témoin ces « lettres » –, auxquels il s'abandonne, et livre sans fard une lecture de Balzac révolutionnaire en ce sens qu'elle redonne une actualité politique à *La Comédie humaine*, en faisant la clef de la compréhension de l'époque moderne et de l'histoire de la France au sortir de la Seconde Guerre mondiale.

« Il faut défendre Balzac en bloc. Tout se tient dans son système <sup>14</sup>. » : c'est la grande idée de Bardèche, qu'il emprunte à Ernst-Robert Curtius « un grand critique allemand <sup>15</sup> », qu'il systématise et impose dans le champ français. Davantage qu'un écrivain, mieux qu'un historien, Balzac est ainsi considéré comme « le philosophe de son temps <sup>16</sup> ».

Établissant, en 1955, un premier état des études balzaciennes, Pierre-Georges Castex, peu suspect de sympathies politiques avec Bardèche, insistera sur l'apport fondamental de ce dernier : avoir imposé *La Comédie humaine* comme un cosmos, un univers porteur d'une philosophie cohérente <sup>17</sup>, et non un ensemble de textes hâtivement rapprochés les uns des autres pour répondre à des impératifs éditoriaux ou satisfaire aux besoins financiers de Balzac.

Selon cette logique, Bardèche, nouveau grand ordonnateur de l'œuvre balzacienne, ouvre « sa » Comédie Humaine par *Les Études philosophiques*, et la clôt avec un texte inachevé, auquel il accorde une importance décisive, le considérant comme « la conclusion philosophique projetée <sup>18</sup> » de *La Comédie humaine : Les Martyrs ignorés*.

« Levier secret » de toute l'œuvre de Balzac <sup>19</sup>, *Les Martyrs ignorés* sont ceux dont la vie est anéantie par l'histoire, victimes innocentes qui ne sont justiciables devant aucun tribunal, tel ce vieillard royaliste foudroyé lorsqu'il apprend la mort du roi ou tel Biroteau réhabilité, « tué par l'idée-probité comme par un coup de pistolet » écrit Balzac. Cette « mort subite causée par une révolution brutale affectant un sentiment ou une pensée qui soutient toute une vie <sup>20</sup> » Bardèche l'a éprouvée deux fois au moins : à l'annonce de l'exécution de son ami Brasillach <sup>21</sup> ; à l'annonce du décès accidentel de son frère, Henri Bardèche <sup>22</sup>. Et si *Les Martyrs ignorés* revêtent une telle importance, n'est-ce pas parce que pour Bardèche, ce texte est incandescent en 1946 ?

En effet, *Les Martyrs ignorés* n'établissent pas seulement un lien entre l'Histoire et la vie privée des individus, ils permettent aussi de concevoir l'existence d'une nature particulière de crimes, ceux que Bardèche appellent les « crimes moraux <sup>23</sup> » et dont les vaincus de la Libération, les collaborateurs, ont été, d'après lui, les principales victimes.

## Le processus de réactualisation : Balzac en 1945

Si Balzac peut être investi par une lecture identificatoire, reste à comprendre comment Bardèche peut faire de *La Comédie humaine* le directeur d'un destin collectif, et étendre ses enseignements à l'ensemble de la communauté des collaborateurs. *La Comédie humaine* telle que la conçoit Bardèche est l'équivalent homologique de *L'imitation de Jésus Christ* que Madame de La Chanterie donne à lire à l'ex-dandy Godefroid venu chercher refuge chez elle : bien davantage qu'un livre, *La Comédie humaine* relue par Bardèche est un acte, une lecture initiatique permettant de fonder une communauté de lecteurs et d'atteindre *L'Envers de l'histoire contemporaine* <sup>24</sup>.

Pour cela, il faut et il suffit de passer *La Comédie humaine* au double tamis : 1. d'une lecture stendhalienne ; 2. d'une manipulation qui fait de la Restauration l'équivalent historique de la Libération – de 1945 un nouveau 1815, pour dire vite<sup>25</sup>.

Bardèche raconte s'être intéressé à Stendhal pour des raisons économiques, à une date qu'il ne précise pas, mais probablement pendant la guerre. Cette désinvolture trahit davantage le normalien d'excellence que la réalité historique : sa correspondance avec Brasillach l'atteste, Bardèche n'a jamais éprouvé de passion que pour deux écrivains, Balzac et Stendhal, et ce depuis plus de vingt ans<sup>26</sup>. Balzac l'intéresse plus : il lui consacre sa thèse, et un livre, mais il s'attelle, à partir de 1942-1943, à un *Stendhal romancier* appelé à faire pendant à son *Balzac romancier* (1943). Dans l'optique universitaire qui est alors la sienne, Bardèche se construit une position imprenable en littérature française. En 1945 il a, en « bon père de famille », « la moitié d'un bon volume sur Stendhal » dans son « garde-manger<sup>27</sup> ». *Stendhal romancier* ne paraîtra qu'en 1947. Et c'est un tout autre livre que celui initialement envisagé. Bardèche est lui-même un autre homme, et surtout, ce qui importe ici, un tout autre lecteur.

La seconde partie du *Stendhal* est rédigée à l'ombre d'un souvenir – celui de Brasillach arborant pâle et digne, le jour de son procès, une écharpe rouge, clin d'œil « à l'esprit de nos dix-sept ans et à Julien Sorel<sup>28</sup> » –, et sous le coup d'une révélation : il y eut chez Stendhal, comme chez tous les partisans de Napoléon Bonaparte après l'épisode des Cent jours, une « crise de 1817 », exposée en ces termes dans un chapitre du *Stendhal romancier* intitulé « L'épuration en 1816 » :

L'ordre nouveau que la défaite mit dans ses pensées changea tout [...]. Il sut d'abord ce qu'il voulait dire. Sa peinture de la société contemporaine sera passionnée et tendancieuse : il y aura désormais des bons et des méchants [...] et son œuvre servira à exalter une qualité humaine, une qualité de vie sur laquelle il est maintenant fixé. [...] il écrit pour tout ce qui a vingt ans dans cette époque de malheur et qui est dégoûté comme lui de l'avorissement et du conformisme. Il écrit pour les vaincus<sup>29</sup>.

De cet état d'esprit attribué à Stendhal en 1817, qui fait écho au sien en 1945, Bardèche déduit un « parallélisme » historique entre les débuts de la Restauration et la Libération illustré par l'œuvre de Balzac. Autrement dit, en 1947, Stendhal intéresse Bardèche dans la mesure où il lui fournit la preuve imaginaire (donc intangible) de la justesse de sa nouvelle lecture de Balzac. Car si Balzac, dont on sait qu'il fut le premier grand lecteur de *La Chartreuse de Parme*, « n'a pas compris du tout Stendhal<sup>30</sup> », en revanche, Stendhal lecteur de Balzac selon Bardèche conduit à cette surprenante réécriture des *Scènes de la vie parisienne* :

Ce sont des transpositions des Rothschild, des Boussac, d'Hugenberg, de Partenôtre qui lui fourniraient sa matière, ou sur le plan des aventuriers de Basil Zaharoff, de Zographos, de Stavisky, du colonel Passy, de Joanovici, ou dans les affaires ou la politique de Prouvost, de Béghin, de Lazareff, de Raoul Natan ; on y verrait des destins étranges, incroyables et tout crottés, tout couvert des algues et des coquillages de leurs traversées ou de leur naufrages, le petit crétin Bidault avec sa grosse tête devenant Président du conseil et Francisque Gay, ahuri et fouineur finissant dans la peau d'un homme d'état, et nos Maritain, et nos Wladimir d'Ormesson, nos Pierre Bourdan et d'aimables fripouilles plus ou moins parfumées, et qui ressembleraient étrangement à Palewski ou à Jeanson [...] <sup>31</sup>.

Passy, Bidault, Palewski : gaullistes dès l'origine ; Joanovici : trafiquant du marché noir, et l'un des grands scandales de l'épuration ; Bourdan : l'une des voix de la France Libre à la BBC ; Maritain : l'un des soutiens décisifs du général De Gaulle pendant la Guerre... Chaque nom ici mentionné mériterait une note en bas de page, pour ne rien dire des patronymes juifs sélectionnés. Bardèche se reprochera son imprudence. Il invoque, on l'a vu, comme circonstances atténuantes, la hâte imposée par son éditeur. Il fera tactiquement machine arrière – « J'aurais enlevé certains noms propres qui ont choqué<sup>32</sup> ». Mais ne cède pas sur ce qu'est pour lui désormais la thèse essentielle : le « parallélisme » que *La Comédie humaine* permet d'établir entre la Restauration et la Libération :

Il y eut des « brigands de la Loire » qui faisaient à peu près autant d'horreur à l'opinion que les miliciens et les combattants de la LVF ; il y eut des clandestins, il y eut des condamnés des tribunaux d'exception [...] ; il y eut des demi-soldes qui correspondaient à peu près à nos « indignes nationaux », il y eut surtout une infinité de disgraciés et de mécontents, et d'autre part un grand nombre de « bons serviteurs », des espèces de « résistants » à qui on ouvrit

largement les places, et cette structure nouvelle de la vie politique et sociale amena souvent des phénomènes qui ont dans nos esprits une profonde résonance. Ces diverses particularités de l'histoire de la Restauration n'ont pas toujours été bien comprises et il vaut la peine qu'on y insiste [...]»<sup>33</sup>.

Bardèche ouvre sa *Lettre à François Mauriac* sur une question : « Reconnaissez-vous maintenant que vous avez eu tort ?<sup>34</sup> » Tort d'initier une épuration qui n'est pas un préalable à une régénération de la communauté politique républicaine, mais une manière détournée de favoriser la prise de pouvoir à tous les échelons de la société française des communistes : c'est la thèse de Bardèche. Face à cette attaque, la seule réponse qui vaille tient en une autre question : « Maurice Bardèche, avez-vous davantage souffert que Véronique Graslin ? »

### ***Le Curé de village ou comment guérir de ses blessures***

Faire référence à Véronique Graslin, c'est faire référence à une œuvre atypique de Balzac<sup>35</sup>. Ce texte, composé entre 1838 et 1839, publié en 1841, qui fait une entrée tardive dans *La Comédie humaine*, Bardèche le connaît bien, et en reconnaît la formidable novation : « Le romancier a l'air d'un voyant qui ne peut pas aller jusqu'au bout de son effort, qui ne *perçoit* pas tout. C'est un des secrets de Balzac, un des plus rares, un des plus saisissants que de conter ainsi dans les ténèbres de l'inspiration<sup>36</sup>. » Or, chose stupéfiante, dans l'introduction au volume de l'édition André Martel, le tome XXVII, où il publie *Le Curé de village* et *Le Médecin de campagne*, Maurice Bardèche ne lui consacre pas une ligne, pas un mot, commentant le seul *Médecin de campagne*. J'avancerai ici l'hypothèse que si Bardèche se tait en 1951 sur *Le Curé de village* c'est parce que ce texte rend intenable sa position de « martyr ignoré » et disqualifie sa critique des juges de l'épuration.

Figure centrale du *Curé de village* de Balzac, Véronique Graslin est une femme du peuple, mariée à un banquier limousin, qui tombe amoureux et devient enceinte d'un jeune ouvrier porcelainier confié à sa garde. Ce dernier, Jean-François Tascheron, pour des raisons jamais dévoilées, et qui font de ce roman un archétype de la modernité, l'intrigue principale étant jusqu'au bout dérobée au lecteur, vole et assassine un vieillard et sa servante. Il sera condamné à mort sur les réquisitions de l'avocat général, le vicomte de Grandville, amoureux platonique de Véronique Graslin. Cette dernière intervient auprès de lui en faveur de Tascheron. Le vicomte de Grandville refuse – « Puis-je réformer le Code ? dit l'Avocat général<sup>37</sup> ». Jean-François Tascheron sera guillotiné. Quant à Véronique Graslin, adultère et complice d'un assassin, elle convertit le mal en bien. Non en expiant – sa confession publique n'intervient qu'aux dernières pages du livre, sur son lit de mort –, mais en devenant la bienfaitrice éclairée du village de Montégnac. C'est elle qui assure le développement économique de ce village oublié de la civilisation moderne, avec l'aide du curé Bonnet, de l'ingénieur Grégoire Gérard, auquel est confiée la construction d'un barrage qui permettra de mettre en valeur des terres arides, et de l'ancien forçat Farrabesche, qu'elle parvient à faire rétablir dans ses droits civiques.

Pierre Barbéris, communiste, qui a fait, à partir de 1965, une entrée remarquable dans les études balzaciennes avec deux articles de *La Nouvelle Critique* consacrés l'un au *Médecin de campagne*, l'autre au *Curé de village*, voit dans ce dernier texte « le dépassement des drames de la vie privée par le passage à l'œuvre de transformation d'une collectivité » et souligne l'« élaboration d'un positif et d'un constructif aux résonances étrangement prométhéennes<sup>38</sup>. » Et ce, d'autant plus que Balzac admet la profondeur et les ravages de la blessure. Véronique Graslin, malgré les succès éclatants qu'elle a rencontrés dans son action sociale, n'oublie jamais, et s'inflige à elle-même, et à elle seule, des mortifications, tels le port d'une chemise de crin et un jeûne qui finira par la tuer. « Le merveilleux, écrit Barbéris, est que la vie sourde quand même de tout ceci. Il faudrait dire, peut-être, sourde *justement* de tout ceci<sup>39</sup>. » La vie, et l'indulgence aussi puisque c'est à l'homme qui a condamné à mort son amant que Véronique Graslin, sur son lit de mort, se confesse et confie la tutelle de son fils adultère, Francis, né le jour de l'exécution de son père.

Le vicomte de Grandville a certes été un avocat général impitoyable, mais il a été un magistrat intègre, celui dont Marcel Rousset<sup>40</sup>, dans son livre sur *Les Cas de conscience du*

magistrat, tient à rappeler l'exemple permettant aux magistrats de trancher les cas les plus douloureux en faveur du droit, de la loi dure peut-être mais qui est la loi<sup>41</sup>.

Le vicomte de Grandville était-il si différent de ce magistrat intègre, Marcel Reboul<sup>42</sup>, qui condamna à mort Robert Brasillach ? M<sup>e</sup> Isorni rapporte l'échange suivant, avec Brasillach, le jour de son exécution, le 6 février 1945 :

[Robert Brasillach] Ma famille a été très éprouvée, mon beau-frère [Maurice Bardèche] est en prison sans raison depuis six mois. Ma sœur a besoin de lui. Je vous demande de faire tout ce que vous pourrez pour qu'il soit libéré. Il a été aussi le compagnon de toute ma jeunesse... Le Commissaire du gouvernement lui répond : Je vous le promets<sup>43</sup>.

Et Marcel Reboul a tenu promesse. Comment expliquer autrement le non-lieu obtenu par Maurice Bardèche en mai 1945, après huit mois de prison ? Au regard de la jurisprudence de l'époque, la non-condamnation en indignité nationale de Maurice Bardèche demeure, sinon, inexplicable<sup>44</sup>.

Pour un balzacien aussi féru et habité par l'œuvre de Balzac que l'était Maurice Bardèche en 1945, *Le Curé de village* offrait ainsi la possibilité de ne désespérer ni des hommes, ni des juges. Si, au lieu d'enfermer Balzac dans une uchronie, et de faire tourner *La Comédie humaine* dans le cercle infernal de 1815 en 1945, en prenant Stendhal en otage, si seulement Bardèche avait voulu comprendre que *Le Curé de village* était ce « livre d'une particulière éloquence et d'une particulière efficacité » dont le cinéaste Rossellini, avec *Europe 1951*, venait de faire le conte moderne de la rédemption<sup>45</sup>... alors, peut-être, Bardèche eût-il admis sa défaite. Et plutôt que de prophétiser le danger communiste partout où il n'était pas, il eût paré l'attaque : dans quel autre domaine, en effet, les communistes ont-ils réussi à faire pleinement triompher une vision alternative, sinon dans les études balzaciennes ?

Balzac, on le sait, avait au XIX<sup>e</sup> siècle, la réputation d'être un écrivain de droite. Au XX<sup>e</sup> siècle, Maurice Bardèche a ambitionné de faire de l'auteur de *La Comédie humaine* un écrivain d'extrême-droite. Il n'y est pas parvenu. Passées les polémiques de circonstances, c'est dans cette ambition désavouée que réside l'échec le plus cinglant du révisionnisme.

## Notes

1 Pol Vandromme, *La Droite buissonnière*, Les Sept Couleurs, 1960, p. 47. Les travaux concernant Maurice Bardèche sont rares. Consulter : Ghislaine Desbuissons, *Itinéraire d'un intellectuel fasciste : Maurice Bardèche*, Thèse d'histoire de l'IEP de Paris, sous la direction du professeur Pierre Milza, 1990, 2 vol. Le vol. II est « définitivement perdu » à Sciences Po : voir la microfiche. Francis Bergeron a récemment publié un *Bardèche*, Pardès, coll. « Qui suis-je », 2012. Voir aussi : Ghislaine Desbuissons, « Maurice Bardèche : un précurseur du "révisionnisme" », *Relations internationales*, n° 65, printemps 1991, p. 23-37.

2 Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, Gallimard, 2001.

3 Henri Bardèche, le frère préféré de Maurice Bardèche, a été le secrétaire du conseil d'administration de la librairie « Rive Gauche », haut lieu de la collaboration intellectuelle. Il a été condamné à cinq ans de travaux forcés et dix ans de dégradation nationale, par la cour de justice de la Seine le 1<sup>er</sup> juin 1945. Alors qu'il purge sa peine, il se porte volontaire pour des travaux d'utilité publique, et décède, à la suite d'un accident de montagne, le 26 janvier 1948. Voir Maurice Bardèche, *Souvenirs*, Buchet-Chastel, 1993, p. 207.

4 *Ibid.*, p. 227.

5 Sur Georges Ascoli (1882-1944), voir Gustave Charlier, « Nécrologie », *Revue belge de philosophie et d'histoire*, vol. 25, 1946, p. 465-466.

6 Maurice Bardèche obtiendra l'annulation, par le tribunal administratif de Rouen, de l'arrêté du 13 avril 1946, le 1<sup>er</sup> mars 1957. Source : Archives départementales de Lille. Cote : 1897 W 2380. Les renseignements concernant la carrière universitaire de Maurice Bardèche proviennent de ce dossier.

7 Pol Vandromme, *La Droite buissonnière*, *op. cit.*, p. 47.

8 Henry Rousso, *Le Syndrome de Vichy* [1987], Seuil, 1990, p. 176-183. Les références majeures concernant l'histoire du négationnisme sont : Pierre Vidal-Naquet, *Les Assassins de la mémoire*, Éditions La Découverte, 1987 ; Florent Brayard, *Comment l'idée vint à M. Rassinier. Naissance du révisionnisme*, Fayard, 1996 et Valérie Higonnet, *Histoire du négationnisme en France*, Seuil, 2000.

9 Florent Brayard, *Comment l'idée vint à M. Rassinier*, *op. cit.*, p. 230-231.

10 André Chamson, « L'homme contre l'histoire », *Écrits*, Grasset, 1927, p. 70.

11 Maurice Bardèche, « Principes et résultats de l'épuration », *Défense de l'Occident*, 1957, p. 154-158.

12 Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*, André Martel éditeur, 1946, t. II, p. IV. Les mentions à cette édition seront faites, dans la suite du texte, sous la forme : CH, suivi de la date et de la tomasion.

13 CH, 1949, t. XIII, p. I-II.

- 14 CH, 1948, t.IX, p. v.
- 15 Maurice Bardèche, *Une interprétation de Balzac*, André Martel éditeur, 1951, p. 2. Cet essai de vingt-huit pages est présenté comme un « supplément » aux trente volumes de *La Comédie humaine*.
- 16 CH, 1950, t. XIX, p. x.
- 17 Pierre-Georges Castex, « Où en sont les études balzaciques ? », *L'Information littéraire*, 1955, vol. VII, p. 174.
- 18 CH, 1946, t. I, p. XVI.
- 19 *Ibid.*, p. XX.
- 20 CH, 1947, t. IV, p. XI.
- 21 Pol Vandromme, *La Droite buissonnière*, *op. cit.*, p. 54-55.
- 22 Maurice Bardèche, *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 226-227.
- 23 « Un immense défaut dans les lois humaines, une lacune effroyable, celle des crimes purement moraux, contre lesquels il n'existe aucune répression, qui ne laissent point de traces, insaisissables comme la pensée [...] ». In CH, 1946, t. I, p. XVI.
- 24 Balzac, *L'Envers de l'histoire contemporaine* [1848], Gallimard, « Folio », p. 64-65.
- 25 Pour le déploiement de cette uchronie, voir Anne Simonin, « 1815 en 1945 : les formes littéraires de la défaite », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 59, 1998, p. 48-61 et « Le droit à l'innocence. Le discours littéraire face à l'épuration », *Sociétés et Représentations*, n° 11, mars 2001, p. 121-143.
- 26 Pol Vandromme, *La Droite buissonnière*, *op. cit.*, p. 50.
- 27 Maurice Bardèche, *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 207.
- 28 Lettre de Robert Brasillach à Maurice Bardèche, le 16 décembre 1944. Cité par Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi*, *op. cit.*, p. 282, note 13.
- 29 Maurice Bardèche, *Stendhal romancier*, La Table Ronde, 1947, p. 93.
- 30 *Ibid.*, p. 415.
- 31 CH, 1948, t. XI, p. v.
- 32 CH, 1949, t. XIII, p. II.
- 33 *Ibid.*, p. IV.
- 34 Maurice Bardèche, *Lettre à François Mauriac*, La Pensée Libre, 1947, p. 10.
- 35 Albert Béguin, « Le Curé de village », *Balzac lu et relu*, Seuil, 1965, p. 195 : « J'ai longtemps tenu *Le Curé de village* pour le chef-d'œuvre de Balzac, ou tout au moins pour le meilleur de ses romans non balzaciques. »
- 36 Maurice Bardèche, *Balzac romancier*, Plon, 1943, p. 386 et *Balzac romancier. La formation de l'art du roman chez Balzac jusqu'à la publication du Père Goriot (1820-1835)*, Plon, 1941, p. 600 : « Il y a peut-être des instants où Balzac ne suit plus qu'une implacable vision, des instants où il est sur son trépied. On peut croire à ces "états seconds" du romancier. On peut en sourire aussi. Mais quelle admiration ne faut-il pas avoir alors pour l'habileté ou l'instinct de l'artiste qui arrive à nous faire croire à ses moments de transe ! ».
- 37 Balzac, *Le Curé de village*, Gallimard, « Folio », p. 102.
- 38 Pierre Barbéris, « Préface ». Dans Balzac, *Le Curé de village*, Le Livre de poche, 1972, p. xxxiv-xxxv.
- 39 Pierre Barbéris, « Mythes balzaciques (II) *Le Curé de village* », *La Nouvelle Critique*, n° 170, novembre 1965, p. 110.
- 40 Marcel Rousselet (1894-1983), premier président de la Cour d'appel de Paris, membre de l'Institut, fut l'un des collaborateurs de la deuxième édition annotée du *Code Pénal* d'Émile Garçon. Magistrat jouissant d'un grand respect de la part de ses confrères, son indépendance vis-à-vis du pouvoir politique lui valut une mise à la retraite anticipée au moment du procès Salan en 1962. Marcel Rousselet est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Histoire de la magistrature française des origines à nos jours* (Plon, 1957). Voir Jean Chazal, « Nécrologie », *Bulletin de la société de législation comparée*, vol. 36, n° I, 1984, p. 161-162.
- 41 Marcel Rousselet, *Les Cas de conscience du magistrat*, Librairie Académique Perrin, 1967, p. 28.
- 42 Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi*, *op. cit.*, p. 123-137.
- 43 Jacques Isorni, *Le Procès de Robert Brasillach*, Flammarion, 1946, p. 25.
- 44 Anne Simonin, *L'Honneur dans la République. Une histoire de l'indignité 1791-1958*, Grasset, 2008, p. 429-508.
- 45 Pierre Barbéris ne dit pas que Rossellini a lu et adapté *Le Curé de Village* avec *Europe 51* (voir « Préface », dans Balzac, *Le Curé de village*, Le Livre de poche, 1972, p. XI.II) mais que les œuvres se font écho, et que pour qui connaît Véronique Graslin, le personnage d'Ingrid Bergman est encore plus saisissant.

-----  
Maison française d'Oxford (Royaume-Uni)

© Presses Sorbonne Nouvelle, 2013

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>

Avant-propos

## Notes de lecture : Cinéma

Pierre Lherminier, *Annales du cinéma français. Les voies du silence 1895-1929*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2012.



À moins d'être adepte du sadomasochisme, il n'est guère d'occasion d'être saisi simultanément par une intense jubilation et par une légère sensation d'humiliation. C'est pourtant le délicieux alliage de sentiments qu'ont probablement connu tous les chercheurs en histoire en découvrant le monument érigé en l'honneur du cinéma français par Pierre Lherminier. Encore n'a-t-il pour l'instant paru que le premier tome, consacré à la période du Muet : 1136 pages bien tassées, merveilleusement illustrées et éditées (mention spéciale pour l'index thématique, denrée aussi rare que stimulante), dont on ne peut écrire qu'elles frôleraient la perfection, car elles y parviennent ! Aucun soupçon de remplissage, comme dans tant de "beaux livres", domaine dans lequel le cinéma n'est pas avare, hélas plus souvent pour le pire que pour le meilleur, y compris quand ils sont signés de noms réputés, dont on devine assez vite que la préoccupation principale est de faire fructifier leur entregent médiatique (par exemple Olivier Barrot dans son récent *Tout feu tout flamme. Une traversée du cinéma français*, hors de prix vu qu'il ne coûte que deux fois moins cher, pour cent fois moins de matière, et de bien moindre qualité). Pas de paresseuse compilation non plus, à la manière d'un Jean-Luc Douin (pour une série de dictionnaires : de la censure, du désir au cinéma, etc.). Non, de la jubilation pour des années de lecture et de contemplation, vous dis-je ! Mais pourquoi ai-je ajouté que l'ouvrage serait aussi quelque peu humiliant ? Qu'un homme seul, certes le plus grand éditeur de cinéma qu'ait jamais compté la France, ait pu réaliser un tel tour de force, une somme qui, à n'en point douter, fera encore date dans cinquante ans, sans qu'aucun spécialiste de toutes les abondantes questions dont il traite n'y trouve quasiment la moindre scorie, ne peut que vous faire vous sentir ignorant et velléitaire en comparaison... Vivement la suite !

Cédric Meletta, *Jean Luchaire. L'enfant perdu des années sombres*, Perrin, 2013

Cédric Meletta

JEAN  
LUCHAIRE  
L'enfant perdu des années sombres



Le sous-titre choisi pour cette copieuse biographie, très dense et cependant de lecture aisée, laisse supposer que l'accent y est surtout mis sur les activités sulfureuses sous l'Occupation du père de l'actrice Corinne Luchaire. Si elle constitue un éclairage précieux sur son rôle de président de la Corporation de la presse, entre autres, elle apporte surtout une mine d'informations sur l'effervescence intellectuelle de l'entre-deux guerres (130 pages de notes, sources et index ébouriffantes d'érudition, au risque de paraître un peu agaçantes par leur côté m'as-tu-vu comme j'ai-tout-lu, notamment quand sont amalgamées des références n'ayant que peu de rapport). Les amateurs de *Livr'Arbitres* y apprécieront tout particulièrement la description de moult "petites revues" littéraires surgies au tournant des années 1920. Les Jeunes Auteurs, Vita Latina, Renaître, L'Envol littéraire, Le Jardin fleuri, etc. : que d'ancêtres à redécouvrir

*Livr'Arbitres*, avril 2013, Pascal Manuel Heu

Note : S'il n'est pas ici directement question de Brasillach, ces deux ouvrages nous renvoient néanmoins à une période largement traitée par ce dernier dans son *Histoire du Cinéma*, écrite en collaboration avec Maurice Bardèche. Nos lecteurs s'y retrouvent...

# cher Eric Zemmour

par Christophe Conte

J'étais loin d'imaginer que, sous ton costard mal coupé d'éditorialiste phalocrate, se dissimulait la paire de loches d'une Femen. Je te pensais capable de toutes les provocations, de tous les outrages, des profanations les plus indécentes, je te reconnaissais même ce courage d'aller toujours plus loin dans la coloscopie à vif d'une société qui te répugne tant, mais j'avais sous-estimé ton audace de troll tout-terrain.

Contrairement aux fois précédentes, où l'on donna de façon disproportionnée écho à tes délirantes identitaires et à tes thèses mortifères,

ta dernière "œuvre" de malveillance serait presque passée inaperçue si un journaliste bien informé, Claude Askolovitch, n'en avait fait sur Slate l'hallucinant récit. Je résume : le 1<sup>er</sup> juin, tu étais invité à un débat à la grande synagogue de la Victoire aux côtés de l'ancien grand rabbin de France, Gilles Bernheim, le tout animé par ton copain du Figaro, Yves Thréard. Coiffé d'une kippa - je pense que c'est la règle, dans une mosquée on t'aurait demandé de laisser à l'entrée tes mocassins à glands -, tu t'es livré ce soir-là à une défense sans réserve du régime de Vichy.

Même les bulles dans les bouteilles de la même provenance faillirent crever de rage lorsque tu estimas que Pétain et ses sbires avaient protégé les Juifs français au détriment des Juifs étrangers, qui, justement parce qu'ils étaient étrangers, n'avaient qu'à bien aller se faire foutre. Encore un ou deux calvas et tu n'étais pas loin d'affirmer que l'étoile jaune de 1942 n'était qu'un petit accessoire vestimentaire sympa pour les amateurs de western.

"A l'époque, te risquais-tu à avancer, on estime que les Juifs ont pris trop de pouvoir, qu'ils ont trop de puissance, qu'ils dominent excessivement l'économie, les médias, la culture française comme d'ailleurs en Allemagne et en Europe, et d'ailleurs c'est en partie vrai..." A t'entendre, les Français collabos et les exécuteurs de basses œuvres du maréchal n'étaient pas le moins du monde antisémites, c'était juste les Juifs qui étaient exagérément juifs, ce qui, traduit en langage Radio Courtoisie, signifie "arrogants et dominateurs".

Franchement, Zozo, venir dans une synagogue pour réciter du Brasillach, c'est bien plus grave que de montrer ses nichons dans une église, mais personne alors, parmi cette assistance à la mémoire ainsi diffamée, n'osa t'éjecter à grands coups de pompes dans le cul. On se reportera au texte d'Askolovitch (un journaliste juif arrogant et dominateur, objecteras-tu sans doute) pour le détail de tes falsifications historiques. Et on attendra désormais d'autres interventions du même ordre, d'autres belles idées de parasitages masochistes, pourquoi pas Christine Boutin en string rose à la Gay Pride, Pierre Gattaz tapant la merguez en bleu de travail avec la CGT, Emmanuel Macron à un congrès du PS ou Patrick Balkany en vedette à l'arbre de Noël du Trésor public. Et Dieudonné à ta place l'an prochain ?

Je t'embrasse pas, je t'emmerde, et ce n'est pas qu'en partie vrai. ■

## MAIS POURQUOI EST-IL AUSSI...



29.06.2016 les inrockuptibles 5

## Les crimes de l'épuration

« Il y a deux histoires, l'une que l'on enseigne et qui ment, l'autre que l'on tait parce qu'elle recèle l'inavouable » (Honoré de Balzac)

Si l'on en croit l'historien Henri Amouroux, les Français étaient majoritairement pétainistes jusqu'au débarquement en Normandie le 6 juin 1944. Mais l'histoire d'après-guerre, écrite et enjolivée par les gaullistes et les communistes, a scindé le pays, de façon assez caricaturale, en deux camps : les résistants et les « collabos », ce qui permettait de minimiser les crimes commis à la libération : une période appelée « l'épuration » et qui, hélas, justifie bien son nom !

Qu'on le veuille ou non, la France de 1940 à 1944 a été pétainiste et passive à 90 ou 95%. Il y a bien eu une poignée, une faible proportion de la population, pour fournir les « résistants de la première heure ».

En novembre 1941, la rupture du pacte germano-soviétique a fait basculer des communistes dans la résistance puis, l'instauration du STO en mars 1942, a poussé plus massivement des jeunes vers les maquis. Mais la résistance restera cependant marginale jusqu'au débarquement allié du 6 juin 1944.

Dans les clichés de cette époque trouble, on a retenu des résistants -gaullistes, communistes, socialistes- et une droite « maréchaliste » voire collaborationniste, ce qui relève des « mensonges de l'Histoire ».

La droite d'avant-guerre était, dans son immense majorité fortement *antiallemande*. Deux partis, exclusivement, se déclaraient fascistes : le « Faisceau » de Georges Valois et le « Francisme » de Marcel Bucard.

Seul le premier avait des accointances avec l'Italie fasciste. Le chantre de la collaboration fut Pierre Laval, ancien député *socialiste*. Les partis les plus collaborationnistes furent le « Parti Populaire Français » créé et dirigé par Jacques Doriot, ancien député-maire *communiste* de Saint-Denis qui mourra sous l'uniforme allemand et le « Rassemblement National Populaire » du député *socialiste* Marcel Déat, éphémère ministre de l'aviation en 1936.

La droite nationaliste, souvent favorable au maréchal Pétain, va s'impliquer massivement dans la résistance. Son premier martyr connu fut l'officier de la « Royale », Honoré d'Estienne d'Orves, fusillé au Mont-Valérien, le 29 août 1941. L'amiral Darlan était sur le point d'obtenir sa grâce quand, le 21 août, le Communiste Pierre Georges, futur « colonel Fabien » -qui ne sera qu'un pseudonyme que les communistes s'empresseront de sacraliser- tira dans le dos d'un officier allemand, l'aspirant Moser, au métro « Barbès ». L'histoire officielle n'a pas retenu ce détail, ni le fait que l'aspirant Moser attendait le métro sans arme, quand Pierre Georges lui a (*héroïquement*) tiré dans le dos. En représailles, cent otages sont exécutés dont Honoré d'Estienne d'Orves.

Hélas trop souvent, tels les ouvriers de la dernière heure, certains résistants tardifs se montreront les pires épurateurs (parfois pour faire oublier un passé de « collabo » ou une fortune bâtie en faisant du marché noir.)

C'est une époque où l'armée française, qui veut se persuader qu'elle a gagné la guerre, reconstitue ses effectifs en régularisant des FFI et des FTP communistes. Heureusement, avant d'en faire des militaires d'active, on envoie ces cadres au rabais tester leur niveau de connaissance à l'école des officiers de Cherchell, en Algérie. L'ancien député Marcel Bouyer, lieutenant FFI, ex-agent de liaison dans la poche de Royan, racontait en riant :

« Cherchell, c'était impayable ! Des gens y rentraient avec des galons de colonels et en ressortaient... sergents. ». Il est vrai que l'inflation aux galons était monnaie courante à l'époque : Jacques Delmas (*Chaban* dans la résistance), futur maire de Bordeaux, aspirant en 1939, sera... général en 1944, à 27 ans. Malgré des états de service honorables, on n'avait plus vu ça depuis Bonaparte ! Mais, en ces temps troublés, tout est permis, il suffit d'oser ! On a même vu, chez les FTP, des « colonels à 6 galons » (un colonel en porte 5) dont un qui avait échoué à son peloton de... caporal en 1939.

De Gaulle, décorant à Bordeaux une rangée d'une douzaine de « colonels » FFI ou FTP trouve, en bout de file, un simple capitaine auquel il déclare en souriant : « Vous ne savez pas coudre ? »



Tout ceci pourrait prêter à sourire, mais la France de la libération, c'est aussi celle des crimes de l'épuration qui demeureront une honte et entachera à jamais notre Histoire...

A la libération, en métropole, commencera une kyrielle de procès, plus ou moins bâclés, plus ou moins expéditifs, mais avec une *apparence* de légalité.

Intransigeance d'une justice partisane et injuste : le 27 janvier 1945, la cour de justice de Lyon rend son verdict : Charles Maurras, 76 ans, l'un des écrivains les plus influents de son temps, est condamné à la réclusion perpétuelle et à la dégradation nationale pour « *intelligence avec l'ennemi* ».

Si quelqu'un n'avait jamais eu d'« *intelligence* » avec l'Allemagne, c'était bien Maurras. Lutter contre le germanisme avait été l'un des buts de sa vie. Mais nous étions en 1945 et le seul fait d'être proche de Pétain valait d'être taxé aussitôt du crime de *collaboration*... donc de traître.

Durant la même période s'ouvre le procès de Robert Brasillach, directeur du journal « *Je suis partout* ». Condamné à mort, il a bénéficié d'un soutien massif des intellectuels - gaullistes et communistes, entre autres- qui ont signé une pétition pour demander sa grâce à De Gaulle. Le « *premier résistant de France* » refusa son recours en grâce et Brasillach fut fusillé le 6 février 1945 au fort de Montrouge.

De Gaulle justifiera sa décision, plus tard, par « *son indignation d'avoir vu Brasillach posant en uniforme allemand sur la couverture d'un magazine ...* ». Oui mais voilà, Robert Brasillach n'a jamais porté l'uniforme allemand. De Gaulle l'a simplement confondu avec Jacques Doriot. Un « détail » peu glorieux qui entache la « belle histoire » du gaullisme...

Le 15 août 1945, en plein été, la cour rend son verdict au procès Pétain : la peine de mort.

Ce vieux maréchal, qui, en juin 1940 avait « *fait don de sa personne à la France pour atténuer ses malheurs* » paie pour la lâcheté de tout un peuple.

En effet, arrêtons de faire croire que ce vieillard aurait fait, avec la complicité de Pierre Laval, une sorte de coup de force pour s'emparer du pouvoir. Rappelons les faits : les parlementaires français ont accordé les pleins pouvoirs à Pétain par 569 voix *pour* et 80 *contre*, soit, en gros, 85% des suffrages exprimés. Ce vote eut lieu le 10 juillet 1940. Comment ose-t-on écrire que la France et ses représentants légaux ne pardonnaient pas au maréchal d'avoir demandé les conditions d'un armistice le...18 juin ? Ils ont eu le temps de la réflexion et ont donc voté *en leur âme et conscience*.

Dans un entretien à *Valeurs actuelles* en date du 13 décembre 1993, l'historien, Henri Amouroux, déclarait : « *Le gaullisme a imposé l'idée qu'il ne fallait pas signer cet armistice et que Vichy était illégitime. C'est fabuleux ! Mais, ce n'est pas sérieux !* ».

L'épuration a été sanglante dans presque toute la France. Citons, par exemple, les « purges » et règlements de compte effectués, en toute impunité, par les FTP du Limousin. Des comportements monstrueux qui finiront par irriter puis indigner Georges Guingouin, commandant le « *régiment de marche du Limousin* » (FTP), bien qu'il s'agisse de ses propres troupes. Guingouin, maire de Limoges à la libération, sera exclu du PCF après un long procès « stalinien » ; il avait osé écorner le mythe d'une France combattante pure, incarnée par les communistes !

L'épuration, c'est aussi cet exploitant agricole en Charente, Paul de M..., qui a vu son père et son frère fusillés sous ses yeux parce qu'ils étaient aristocrates, catholiques et châtelains. L'enquête prouvera qu'ils aidaient la résistance non-communiste.

Robert Aron, historien de la période de l'épuration, note : « *C'est un véritable armorial, un annuaire des châteaux ou un bottin mondain de province que l'on pourrait constituer avec les victimes. D'autant que beaucoup d'entre elles ont eu le tort inexpiable, tout en étant antiallemandes, de faire confiance à Pétain, ou bien d'être, dans la résistance, d'un camp différent de celui de leur assassin...* ».

C'est aussi, cette jeune fille, catholique et cheftaine des *guides de France*, qu'on viendra chercher le jour de son mariage pour la fusiller devant ses proches au motif que sa famille -mais pas elle !- aurait été « *collabo*...

C'est cet amiral en retraite, proche du maréchal Pétain, que les épurateurs vont écarteler entre deux camions en le brûlant à la lampe à souder...

C'est le comte Christian de Lorgeril, parent de d'Estienne d'Orves, mais à qui on reproche son château et ses idées monarchistes. Il est arrêté le 22 août 1944 : « *Complètement*

*nu, le malheureux dut s'asseoir sur une baïonnette. Puis il eut les espaces métacarpiens sectionnés, les pieds et les mains broyés. Les bourreaux lui transpercèrent le thorax et le dos avec une baïonnette rougie au feu. Le martyr fut ensuite plongé dans une baignoire pleine d'essence à laquelle les sadiques mirent le feu. Leur victime s'étant évanouie, ils le ranimèrent pour répandre ensuite sur ses plaies du pétrole enflammé. Le malheureux vivait encore. Il devait mourir, 55 jours plus tard, dans les souffrances d'un damné... ».*

Ce récit, d'un sadisme écoeurant, est paru dans le quotidien « *L'Aube* » en novembre 1950. Nous étions revenus aux pires heures de la Révolution de 1789 !

Parmi la faune de barbares « *résistants* » de l'époque, figurait un certain Henrot, responsable, entre autres, du massacre de la famille de Buffières et du pillage de leurs propriétés de Dolomieu et Milliassière, près de Grenoble. Le rapport d'enquête établit que : « *Le 16 août 1944 au matin, une équipe d'une dizaine d'hommes fut désignée et placée sous la responsabilité d'Henrot, pour se rendre au château de Dolomieu afin de ramener au maquis le comte et la comtesse signalés comme collaborateurs... Lourdemment armés, ils enfoncèrent la porte et abattirent philibert venu à leur rencontre les bras levés. Il fut abattu d'une rafale de mitraillette... Son épouse, qui protégeait leur petit garçon Michel, resta au premier étage... Marcelle et son fils Michel furent emmenés au camp du Châtelard... Arrivée au camp, Marcelle fut soumise aux pires tortures... une nuit d'orgies, devant son fils... Marcelle fut exécutée par ordre ainsi que son fils, sans qu'il soit question de la mise en jugement ou d'une décision de condamnation... ».*

Ce rapport d'enquête stipule que l'enfant de 5 ans reçut une balle dans la tête, allongé sur le corps de sa mère.

Philibert de Buffières avait un frère en camp de concentration. Il y mourra. Son fils Bernard était sous-officier dans l'armée de Lattre.

Quelques jours plus tard, le 22 août, toujours sous les ordres du « lieutenant » Henrot, la bande investit le domaine de Milliassière : « *Elisabeth de Buffières nota dans son livre de messe, une phrase prémonitoire : « Aimer c'est se donner jusqu'au sacrifice. 22/08/1944 ».* Les FTP pillent et saccagent le château. Puis, vers 22h30 ils repartent vers d'autres forfaits : « *Elisabeth ne réapparaissait pas... Etendue sur son lit, elle avait reçu trois balles de revolver dont une dans la tempe, après avoir été violée... »*

Le « lieutenant » Henrot, lui, ne rendra jamais de compte à la justice : tué d'une balle en pleine tête (sans doute tirée par un de ses hommes), le 3 septembre, place des Terreaux, à Lyon, durant la libération de la ville. Le nom de ce « grand résistant » figure quelque part, sur un monument aux morts « *pour la France* ».

Il existe un autre volet de l'épuration qu'on a trop tendance à minimiser : celui des femmes tondues.

Pour les « épurateurs », le fait de coucher avec l'occupant était sanctionné, à minima, par la tonte des cheveux. Ces femmes tondues étaient accusées de « *collaboration horizontale* », un acte qui n'est pas incriminé dans le code pénal et qui n'a donc rien d'illégal. Certaines ont été lynchées, violées, torturées ou tuées. Le compte de ces victimes est difficile à établir. On parle de 20 ou 30 000, peut-être plus ?

Au nom de l'épuration, on a martyrisé et tondu des femmes amoureuses (celles, par exemple, qui refusèrent de quitter leur concubin ou leur mari allemand, lors des évacuations de civils des bases de sous-marins de Saint-Nazaire, Lorient et Dunkerque), puis celles qui, après tout, n'ont fait que leur métier (entraîneuses, prostituées...). On se souvient de la tirade de la comédienne Arletty à qui on reprochait un amant allemand et qui répondit de sa voix gouailleuse et nasillarde : « *Et alors ? Mon cœur est français mais mon cul est international !* ».

Après-guerre, des femmes tondues, battues, violées ont tenté des actions en justice contre leurs bourreaux mais leur action a été disqualifiée, elles n'étaient pas considérées comme des victimes.

Le chiffre officiel de l'épuration, communiqué par Adrien Texier, alors ministre de l'intérieur, au « *colonel Passy* » (le capitaine Dewavrin) est de 105 000 victimes. Ce chiffre émanait des rapports des préfets. Il n'a jamais trouvé de démentis sérieusement étayés.

On a toujours tendance, pour minorer voire légitimer les crimes de l'épuration, à les mettre en parallèle avec ceux de la Milice, de sinistre mémoire. Mais les exactions barbares de la Milice, dans les derniers mois de la guerre, représentent entre 2 000 et 5 000 victimes. C'est odieux et énorme (sur une courte période et avec des effectifs armés d'environ 10 à

15 000 hommes à peine) mais cela représente de 2 à 5% maximum des crimes commis par les FTP et/ou d'autres (vrais ou faux) résistants...

Durant la seconde guerre mondiale, sur le sol de France, les « purges » de la libération et les bombardements anglo-américains firent, officiellement, 3 à 4 fois plus de victimes civiles que celles attribuées aux nazis.

« *C'est la mémoire qui fait toute la profondeur de l'homme* » soutenait Peguy. Dans le but de promouvoir une vérité historique par trop malmenée, Eric de Verdelhan –avec la sagacité qu'on lui connaît- a réussi la prouesse de transmettre dans son livre « *Les massacres oubliés* », cette mémoire si maltraitée de nos jours...

Jusqu'ici, l'Histoire n'a été qu'un recueil de mensonges, d'ironies, de bouffonneries, un amoncellement de massacres et de cris de douleur. C'est ce qui est lassant chez elle : cette trame toujours semblable sous l'infini variété des motifs, cette lutte constante pour un chimérique pouvoir, ces victoires perdues, ces espoirs trahis, ces décadences, ces chutes, ces reniements, ces efforts vers un avenir qui se dérobe sans fin et qui ne relâche rien de ses exigences sanguinaires, donne une image de l'homme dont on ne saura jamais si elle exprime sa grandeur ou au contraire sa misère.

Albert Camus soutenait que « *seule la vérité peut affronter l'injustice. La vérité ou bien l'amour* ». Un homme qui écrit à charge d'âme, tout livre est un plaidoyer. Eric de Verdelhan, nous livre, ici, une étude réaliste à base de faits et de vérités vraies à l'histoire morale du XXème siècle.

José CASTANO

joseph.castano0508@orange.fr

José CASTANO



## VÉRITÉ

- *Le siège de Bab-el-Oued*
- *Alger : 26 Mars 1962... La Tragédie*
- *Le martyr des Harkis*
- *Oran : 5 Juillet 1962... Le Génocide*
- *L'assassinat du Lieutenant Roger Degueldre*
- *Katz : Criminel de guerre*
- *Les Disparus de 1962*

Dans cet ouvrage qui relate bon nombre de « *massacres oubliés* », tels ceux de la Vendée ou de Katyn (entre autres), un grand chapitre est consacré à la guerre d'Algérie. Le génocide des harkis est fidèlement retranscrit ainsi que les massacres perpétrés sur la communauté européenne d'Oran, le 5 juillet 1962... d'où le titre de l'ouvrage :

« *Oran, 5 juillet 1962 (et d'autres massacres oubliés)* »

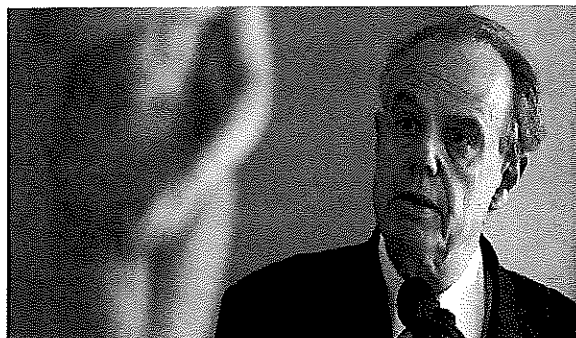
Adresser commande à :

Eric de Verdelhan - 132 avenue de Nivelles, 17100 Saintes.

Prix : 18€ + 4 € de frais de port. (Règlement à la commande)

« *Il y a une jeune école historique qui veut mener une sorte de guerre privée et qualifiée d'héroïque contre le gouvernement de Vichy. Il me paraît absurde de renverser les choses au point de dire que non seulement le gouvernement a été complice mais qu'il a pris l'initiative d'une entreprise de répression des juifs. Je me demande parfois si, contrairement à l'idée commune, la part de sacrifice dans la politique et la conduite du maréchal Pétain n'ont pas eu des effets plus certains et positifs sur le salut des juifs que sur le destin de la France* ». (Annie Kriegel, journaliste-historienne Juive, ex militante communiste – Entretien à Valeurs actuelles, 25 mars 1991).

## Marine Le Pen, « Madone à pédés » ? Frédéric Mitterrand s'explique



Frédéric Mitterrand n'a pas peur des clichés. Sur le plateau du "Supplément" de Canal+ dimanche, le ministre de la Culture de Nicolas Sarkozy a livré une analyse très personnelle sur les raisons qui poussent selon lui des homosexuels à se tourner vers le FN. Un phénomène supposé mis en lumière par des ralliements récents, comme celui de l'ancien membre de l'UMP Sébastien Chenu.

Pour celui qui ne cache pas son orientation sexuelle, Marine Le Pen est "blonde, avenante, sympa, une vraie Madone à pédés". Mais Frédéric Mitterrand avance également d'autres pistes, dont "la haine de soi". Selon lui, il y a toujours eu dans les droites extrêmes des militants qui se sont tournés "vers des gens qui les détestaient" pour se retrouver dans une "atmosphère virile, forte, de combat".

Avec ce développement, le neveu de François Mitterrand rebondissait à une première séquence diffusée vendredi dans "Le Petit Journal", toujours sur Canal+, qui n'était déjà pas passée inaperçue. Frédéric Mitterrand y avait estimé que la présence d'homosexuels dans les rangs du FN n'avait rien de "paradoxal", avançant que "les gays ont toujours aimé les uniformes et les grands dolichocéphales blonds". Quant à Marine Le Pen, "elle est un peu forte et puis sympa mais en même temps, de temps en temps, elle leur file une torgnole et tout ça, ils aiment bien". "C'est une maman à pédés", avait-il ajouté. Dimanche, il a toutefois tenu à préciser que les ralliements d'homos au FN ne le laissaient pas insensible : "Je suis effondré de voir des gays ou des pédés rejoindre le Front national."

LCI

### Note

Si décidément la position de l'ex ministre français de la culture relève plus de la psychiatrie que du débat politique, on ne sort pas des vieux phantasmes exploités *ad nauseam* dès la libération pour stigmatiser une France meurtrie par la collaboration couchée de Vichy.

On relira à ce titre utilement les deux tomes de l'étude magistrale de Patrick Buisson : *1940-1945 : Années érotiques*, dont nous avons publié de larges extraits consacrés à Brasillach, qui démontre de quelle façon nombre de politiciens et écrivain jugés pour crimes d'intelligence avec l'ennemi, ont de plus été, souvent sans raison, accusés d'homosexualité, par une France humiliée à la recherche de sa virilité perdue. Ce sera le retour des femmes au foyer et la stigmatisation de l'homosexualité comme facteur de décadence de la patrie, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes, pour des partis, syndicats et héritiers de mouvances politiques qui, après avoir abandonnés leur électorat traditionnel, notamment ouvrier, défendent les droits des LGBT et dénoncent les heures les plus sombres de notre histoire pour la persécution des homosexuels. Et ce n'est pas un hasard si le procureur Reboul, qui avouera disposer d'un dossier sans solides éléments à charge contre Brasillach, développera habilement une partie de son réquisitoire sur une prétendue homosexualité – élément alors à charge- du poète du Fresnes, accusé d'avoir « couché avec l'Allemagne ». La messe était dite.

ARB



La plaine russe est toujours aussi monotone. Le paysage ne change pas, avec ses marécages, ses bois, ses champs pelés. Parfois, de petits bœufs noirs et blancs, des troupeaux. Les villages sont rares. Et soudain, contre une éminence, deux ou trois isbas, neuves ou vieilles, mais point différentes de celles qu'on peut voir ailleurs. Une différence cependant, et assez importante : accroché à son haut mât, le drapeau français flotte, tout seul, dans le vent russe. Tout seul. On ne saurait manquer d'être saisi d'apercevoir d'un coup l'énorme aventure, la solitude insolite, si l'on ose écrire, de ces couleurs sur la plaine infiniment éloignée, ce qu'elles représentent. Il serait difficile au plus froid de n'être pas profondément touché. Nous sommes dans un petit poste de la Légion française contre le bolchevisme.

Pour la première fois depuis qu'elle existe, un ministre du gouvernement français, de surcroît président de cette Légion, allait apporter un salut officiel aux vaillants garçons qui ont pu, si longtemps, se juger les enfants perdus de la collaboration. Il est difficile de parler d'eux, parce qu'il a toujours été difficile à un civil de parler des soldats. Le genre « correspondant de guerre » est sûrement ce qui nous est le plus odieux dans ce journal, et un certain ton nous a toujours paru insoutenable, celui qui consiste, bien tranquillement installé, à vanter l'héroïsme et les souffrances des autres, et à y pousser. Mais l'oubli dans lequel certains tiennent volontairement nos camarades de là-bas est plus grave encore, me semble-t-il, et cette poignée d'hommes perdus dans l'immensité du front oriental est digne qu'on la connaisse mieux. Sans autre prétention que de dire ce que nous avons vu, nous voudrions rapporter ici, encore une fois, quelques images.

### **Le camp d'entraînement.**



Robert Brasillach pose parmi la population russe avec quelques soldats

Les premiers légionnaires auxquels M. de Brinon a rendu visite sont ceux du camp situé dans le Gouvernement général. C'est là qu'ils subissent un entraînement de plusieurs semaines avant de gagner les tâches qui leur sont réservées. Nous y sommes arrivés un matin, par des sentiers extraordinairement défoncés. C'est un bois assez vaste et triste, où ont poussé des baraques en nombre considérable. Les légionnaires français y occupent un quartier, tandis que les légions caucasiennes ou géorgiennes en occupent d'autres, et c'est un spectacle curieux que de voir se croiser dans les allées qui séparent les baraques de bonnes têtes de chez nous et des géants un peu mongols, différenciés par le seul écusson qu'ils portent à leur manche. En avons-nous dénombré, de ces écussons ? Ornés d'insignes variés, verts, rouges, bleus, avec toutes les bêtes héraldiques, tous les croisements tous les carrelages et toutes les barres ! Ce sont ceux des innombrables petits peuples de la Volga ou du Caucase qui, l'hiver dernier, suivaient en exode les troupes allemandes, effrayés qu'ils étaient par le retour des Bolcheviks...

Dans ce camp, nous passons la journée, nous déjeunons avec les officiers, c'est-à-dire que nous partageons la soupe aux pois faite pour tous, et où en l'honneur de notre venue, on a dû mettre un peu plus de lard. Ce plat unique, c'est celui que mangent soldats et officiers, car dans l'armée allemande en campagne on sait que tous se nourrissent, à la cantine ou à la « roulante », de la même manière. Le matin, on nous a amenés à quelques kilomètres de là, assister à un exercice : la « prise » d'un petit village polonais, la traversée d'une rivière. Lourdemment équipés, nos gars tirent à la mitrailleuse en courant, se jettent à l'eau, font des « prisonniers » à qui ils retournent les poches..., et s'engueulent en français sous le regard paisible et bovin des quelques habitants qui contemplent le spectacle insolite.

Auparavant, nous avons vu le départ d'une compagnie qui avait achevé son temps d'instruction, et qui prenait le train. Les hommes avaient écouté M. de Brinon qui, en termes simples et directs, leur avait apporté le salut français, puis ils s'étaient avancés en ordre sous les grands arbres sombres, et ils chantaient en français, sur un rythme lent, un chant d'adieu de la Légion.



#### 1943 Visite de Monsieur de Brinon aux combattants de la LVF

<https://www.jeune-nation.com/culture/15809-sur-le-front-de-lest-avec-la-legion-francaise.html>

Tout l'après-midi, nous l'avons passé à regarder les exercices d'école du soldat. L'entraînement est très sévère, et il va de soi qu'on doit exiger du légionnaire une santé de fer pour résister aux épreuves de la campagne. Ceux que n'élimine pas la surveillance médicale, qui est très stricte, sont vraiment des hommes éprouvés par une méthode excessivement dure.

On nous a dit que très souvent la vie du front paraissait moins sévère que les mois d'entraînement au camp. Mais on nous a dit aussi que, sans rien abandonner des nécessités d'une formation indispensable, il se pourrait que l'on revînt bientôt à une méthode moins stricte, qui aurait l'avantage de favoriser un recrutement plus abondant de la Légion. Les garçons qui sont là supportent d'ailleurs ces semaines avec conviction et avec foi. Ils savent pourquoi ils sont venus, et le réconfort le plus grand que l'on puisse avoir sur le front de l'Est est de découvrir, dans notre âge incertain, des hommes qui sont des « volontaires », qui ont, une fois pour toutes, choisi.

#### Avec les coloniaux.

Ces hommes nous donnent parfois des spectacles étonnants. Je me rappellerai longtemps, j'imagine, ce village russe, assez important, dirigé par un adjudant français. Un vieux de la coloniale, bardé de décorations, et qui a ses deux fils à la Légion. Mais là, il est tout seul. Il a organisé le village suivant les meilleures traditions de la Grande Guerre : blockhaus en rondins, sapes, tranchées, passages souterrains de vingt mètres. Il est là, avec quinze Russes de l'OD (Ordnungs Dienst), habillés d'un pantalon civil et d'une vieille veste allemande, et armés. Il est tout seul, je le répète, tout seul avec ses quinze gaillards. Et il règne sur le village. Il règne sur les femmes, les enfants, les vieillards, les jeunes gens. Tout le monde le contemple avec un mélange bien russe de sainte terreur, d'affection et de respect. C'est le tsar, c'est le petit père. On lui baiserait volontiers les genoux. Le ravitaillement, la

réfection des routes, la construction des maisons, tout dépend de lui. Il est seigneur et maître, joyeux de vivre, comme un caïd dans la montagne. C'est peut-être l'image la plus complète que j'aie vue du légionnaire français dans l'Est.

Il n'est toutefois pas le seul à s'occuper d'actions analogues. Si nous avons été souvent frappés par l'analogie entre la guerre à l'Est et la guerre coloniale, la chose nous a au moins autant frappés en ce qui concerne les légionnaires français. C'est bien la colonisation à l'état pur, si l'on peut dire, la colonisation sans conquête, la colonisation sans matérialité. Mais lorsque nous sommes reçus par un bataillon de la Légion antibolchevik qui tient un village, nous sommes accueillis par des femmes en « costumes locaux » qui nous tendent à la fois leurs enfants et des bouquets de fleurs, crient : « *Vivent les Franzouski !* », rient à gorge déployée et chantent des « chants indigènes ». Partout la Légion a enlevé le fumier, amené l'eau, creusé des caniveaux, rendu les habitations plus avenantes et plus propres. En vérité, exactement le travail qu'on peut faire dans les villages berbères. Et, tout naturellement, en parlant des Russes, on dit : « les Chleuhs ».

C'est qu'il y a beaucoup de coloniaux parmi ces légionnaires, surtout dans les cadres de sous-officiers. Plusieurs officiers des armées d'Afrique, saint-cyriens d'avant-guerre, sont partis là-bas. Je voudrais que ceux qui pensent qu'à la Légion il n'y a que des repris de justice voient ces garçons nets, violents, vigoureux, qu'ils sachent ces noms, que je ne veux point dire, de gens de chez nous, qui ont choisi volontairement le métier des armes. Oui, en vérité, il y a plusieurs officiers d'active parmi les légionnaires. Sait-on qu'un danger est même là ? Et qu'il ne faudrait pas que notre Deuxième Bureau<sup>1</sup>, de sinistre mémoire, en accointance avec l'Intelligence Service<sup>2</sup>, envoie là-bas des observateurs, gaullistes paradoxalement sous l'uniforme vert, fermement déterminés à ne pas accroître le recrutement de la Légion ? Ce serait assez bouffon, on le conçoit, et je me hâte de dire que les officiers subalternes, du moins ceux que j'ai pu voir, sont des garçons extraordinairement sympathiques, fermement décidés à faire la Révolution à leur retour, et compréhensifs des nécessités françaises. Ils ont retrouvé là-bas le climat des guerres coloniales, la pacification à l'intérieur, la lutte contre les partisans, le combat et l'organisation intimement mêlés.

Qu'est-ce que les partisans ? Les Français d'ici s'en inquiètent fort, et ne comprennent pas comment l'armée allemande peut laisser subsister sur ses arrières des formations importantes. Faut-il croire que la Russie est en état de révolte perpétuelle contre les occupants ? Il n'en est rien. Il faut penser, en effet, que la Russie, tsariste ou communiste, a toujours connu les bandits, réunis dans les bois, et attaquant les diligences, les chemins de fer, les automobiles. Cela continue, tout simplement. Mais l'avance rapide des troupes allemandes a laissé dans les bois certains meneurs communistes ; d'autre part, les Rouges ont lâché des « cadres » par parachutes. Ces cadres organisent les bandits, dont le but essentiel reste néanmoins le pillage. La preuve en est que lorsque les Allemands (ou les Français) changent de garnison, les habitants épouvantés essaient de les suivre. Car ils savent que les partisans vont venir piller les isbas, emmener les troupeaux... et pendre le *starost*<sup>3</sup>. Il paraît qu'il devient de plus en plus difficile de trouver des *starosts*, qui sont les maires des villages, ce qu'on conçoit facilement. Ces partisans ne sont pas toujours des gens du pays, mais parfois des hommes venant de fort loin. Et cela encore rapproche cette guerre de la guerre coloniale, avec dissidents et partisans. On ajoutera que cette forme de guerre est extrêmement pénible, parce que c'est une guerre pourrie, qu'on n'est jamais sûr de ne pas tomber sur des partisans qui ne se distinguent en rien des civils sournois.

## Journée dans un village

Robert Brasillach, Jacques Doriot et Claude Jeantet

La journée la plus agréable que nous avons passée est assurément la journée au centre de l'un des bataillons de la Légion, dans un gros village assez propre. Nous sommes entrés dans l'église, suivis par toute une marmaille, nous nous sommes fait photographier, Claude Jeantet<sup>4</sup> et moi, sur un fond de dames russes, opulentes





de formes et souriantes, nous avons librement bavardé avec les officiers et avec les hommes. Et nous nous sommes promenés dans le camp avec Jacques Doriot, toujours plein de vitalité, géant optimiste et vigoureux. Dans l'isba où il loge, la famille qui l'abrite le regarde avec une admiration éperdue. Il lui roucoule en souriant deux ou trois phrases de russe, caressantes et chantantes, qui étonnent dans ce grand corps. Nous le regardons en pensant qu'il est le seul chef de parti (Marcel Déat ayant été blessé le 27 août 1941) à être allé sur le front de l'Est, à partager la vie des autres combattants, hier sur la Desna, aujourd'hui à la tête de la compagnie antichars de ce bataillon. Qu'ils soient ou non de son parti, les hommes et les officiers le contemplent avec une égale sympathie. Nous visitons les chambres, avec quelques soldats, et tout à fait en dehors des inspections officielles : au-dessus des lits, bien souvent, le portrait de Doriot.

Quelques jours après, nous visitons un hôpital. C'est une vision plus triste, à mon sens, que toutes les fosses de Katyn. Ce chef-d'œuvre qu'est un corps humain, le voir abîmé, ruiné, serre le cœur. Nous regardons sur leur lit quelques blessés de la Légion. Plusieurs ont au-dessus de leur lit un grand portrait : celui de Doriot. Il n'est pas mauvais, me semble-t-il, qu'on sache cela en France. J'ajoute qu'il ne s'agissait pas là du bataillon où sert le lieutenant Doriot, mais d'un autre bataillon.

Nous nous promenons, heureusement désœuvrés, dans ce village, où règnent un ordre, et même une propreté, qui ne sont pas tout à fait accoutumés. Il est difficile de rapporter ce que pensent les légionnaires. Leur langage est sans fard. Nous pouvons seulement rappeler que l'oubli dans lequel on les tient en France les indignent profondément. C'est à ce titre que le voyage de M. de Brinon, dont l'attachement à une politique active est indéniable, dont la ligne n'a jamais varié, a eu une grande importance. Pour la première fois, la France officielle pensait à ses légionnaires, et y pensait par l'intermédiaire d'un homme qu'on ne peut accuser d'aucune palinodie.

Avec les légionnaires, nous visitons les isbas, nous regardons les installations des soldats. Le matin, nous avons assisté à une prise d'armes, à une remise de décorations. Nous en verrons encore à l'autre bataillon, sur la plaine où flottent le drapeau à croix gammée et le drapeau français. Nous assisterons à une petite revue, à un défilé à cheval, manifestations émouvantes dans cet immense désert où sont perdues quelques poignées de Français.



**Robert Brasillach (2e en partant de la gauche) à Katyn. Il fut l'un des premiers Français à constater l'étendue de l'horreur du bolchevisme, qui massacre plusieurs dizaines de milliers de Polonais en quelques semaines.**

Je pense aussi à ce petit cimetière, où reposent une trentaine de Français et un SS tombé avec eux. Le cimetière, dominé par une immense croix, est assez loin du village. Il porte à l'entrée l'inscription : « Morts pour la France et pour l'Europe. » Ce sont trente petites croix, sur des garçons de chez nous, venus de Nice, de Savoie, de Corse ou du Berry, tombés dans cette immense aventure, au-delà de tout ce qu'ils avaient connu, au-delà, semble-t-il, de ce qui est humain. Jamais on n'a vu cela. Et cela non plus il ne faut pas que cela soit vain.

## **Du Dniepr à la Bérézina**

Il y a plus d'un siècle, d'autres Français ont parcouru ces plaines désolées. Ils l'ont fait à pied, à pied depuis les provinces françaises, à travers toute l'Allemagne et toute l'Europe centrale, avec cinquante-huit livres sur le dos. Il est difficile de ne pas penser à eux. Voici Smolensk, et sous ses remparts rouges Napoléon s'est arrêté. Voici, avant Smolensk, le bourg de Krasnoïé, et la Grande Armée chantait :

*En allant à Krasnoïé,  
On avait chaud, on avait frouê...*

Voici Studenka, ce petit village sur les bords de la Bérézina, où les sapeurs du général Eblé ont dressé leurs ponts pour la grande retraite. Nous nous y arrêtons une fin d'après-

midi. Les honneurs sont rendus par un groupe de légionnaires. Un petit monument de brique et de bois commémore le passage de la Bérézina par la Grande Armée, en 1812, et par la Légion en 1942. C'est un paysage désolé, sur lequel le soir tombe. La rivière est lente, presque marécageuse, assez peu large en cette saison, dans ses roseaux et dans ses joncs. Un ciel de nuages bas s'y reflète. Il monte une odeur d'eaux pourries. Comment ne pas penser à la tragédie du siècle dernier, en plein hiver glacé, sous la neige ? L'histoire ici n'est plus de l'histoire, mais devient présente et vivante...



Les légionnaires de la LVF font flotter le drapeau français en Russie.

Partout, on nous a dit que ces légionnaires français représentaient maintenant le meilleur des traditions militaires de notre race. Je le crois volontiers. Ce qui me plaît en eux, c'est leur variété : il y a les bagarreurs, les volontaires à l'état pur, les fascistes convaincus, dont beaucoup viennent du PPF, les anciens coloniaux, les soldats de métier. Il y a des garçons de tout âge, entre vingt et quarante ans et plus, représentants de cet âge désaxé qui cherche sa voie, depuis dix ans, à travers les steppes de la planète. Certains sont allés en Espagne (pas tous du côté de Franco), certains ont lutté dans les mouvements politiques d'avant-guerre. Ils ont tous le sang vif, ils veulent tous, qu'ils s'en rendent compte ou non, un changement profond et radical. En prenant les armes contre le bolchevisme, il n'est pas douteux qu'ils ont désiré aussi les prendre pour une meilleure justice, et contre le conservatisme social. Il ne faut pas les décevoir. J'ai vu de jeunes garçons tentés par cette aventure inouïe, et que j'imaginai volontiers dans des tâches d'administrateurs, de colons, aussi bien que de guerriers ; et la rapidité des mouvements militaires, l'incertitude de rester là, ajoutent à ces tâches quelque chose de gratuit et de pur. Il est beau de coloniser pour apporter un peu de bien-être, un peu de justice, un peu d'ordre, et puis de s'en aller, le fusil au dos, par les fondrières russes, apporter ailleurs le combat et la paix, et gagner on ne sait quoi d'inévaluable, d'inappréciable, qu'aucun esprit bourgeois au monde ne comprendra.

Au terme de dix mille kilomètres de voyage à travers l'Europe centrale et orientale, c'est avant tout à ces chers garçons violents et amers que nous pensons pour finir. Nos petites combines, nos craintes, nos espoirs, ils n'en ont pas de souci. Ils n'ont pas été réquisitionnés, ils ont choisi leur part. Ils l'ont choisie dure et forte, ils l'ont choisie mortelle s'il le faut. Ils sont peu, et ils savent qu'ils sont peu. Ils espèrent être davantage, et en décembre 1941 ils ont failli, eux avec les premiers, entrer dans Moscou faire flotter nos couleurs. Patiemment, dans le froid et dans l'oubli, ils ont repris leur tâche. Il ne faut pas qu'ils soient les enfants perdus, d'avance condamnés, d'une politique qui est la politique officielle. Il faut qu'ils soient compris comme les aventuriers français du monde moderne, et comme l'avant-garde hasardée d'un combat qui est le combat de tous.

*Je Suis Partout*, 30 juillet 1943

---

NB. Cet article a été publié pour la première fois en 1943. Les vidéos, documents iconographiques et notes ont été ajoutées par *Jeune nation*.

1 Le « Deuxième Bureau » était le service de renseignements de l'armée française entre 1871 et 1940.

2 Il s'agit des services de renseignements de l'armée britannique.

3 Historiquement, les *starosts* étaient des petits nobles polonais, possédant une *starosty*, domaine ou château ; par extension, ils désignent ici les responsables municipaux.

4 Claude Jeantet, journaliste nationaliste (1902-1982). Il composait, avec Robert Brasillach, la délégation de la presse française lors du voyage de Fernand de Brinon sur le front de l'est en 1943, qui donna l'occasion de ce reportage. Les deux hommes étaient amis et avaient travaillé ensemble à *Je suis partout*.

# Marcelle Sauvageot

Marcelle Sauvageot est née en 1900 à Charleville (Ardennes). Elle aura été chassée, avec sa famille, de Lorraine par les combats de la Grande Guerre et s'installera à Paris pour y préparer l'agrégation. Elle obtiendra son premier poste au collège de garçons de Charleville où elle découvrira, à l'âge de 25 ans, la maladie qui l'emportera en 1934, qui la contraindra à de longs séjours en sanatorium. Un premier drame. C'est dans un sanatorium qu'elle écrira son premier et seul livre, *Commentaire*, qui ne sera publié pour sa première édition, qu'à cent soixante-trois exemplaires, mais qui lui vaudra l'admiration de Paul Valéry, de Paul Claudel, de René Crevel mais aussi d'Henri Rambaud, de Robert Brasillach, de Jacques de Bourbon Busset. Cette jeune femme des Années folles, aimant les dancings et la vie, se serait convertie au seuil de la mort, après avoir lu un texte de Paul Claudel, paru en décembre 1928 dans la revue de l'Association catholique des Malades de Berck. Elle vivra une seconde épreuve. Alors qu'elle est cloîtrée dans un sanatorium, une lettre de rupture lui est adressée par son amant, qu'elle surnomme Bébé, qui lui écrit : « *Je me marie avec une autre... que notre amitié demeure.* » Cette « *flamme très pure défiant la vie* », comme la décrit son ami Crevel, trouvera un exutoire dans la rédaction de *Commentaire*. Comme l'écrit Eric Dusset (*156 portraits d'écrivains oubliés*), « *Marcelle est à la recherche de sa vérité nue, celle qui lui permettra de mourir sans illusion.* » Clara Malraux dit de son livre : « *Premier livre écrit par une femme qui ne soit pas de soumission, précis comme un œil masculin, l'œil s'y pose sur l'ami-en-nemi sans servilité* », « *Un petit volume si amer, si pur, si noble, si lucide, si élégant, si sévère et d'une tenue si haute dans son allure désolée et déchirée.* » Paul Claudel



D.R.

écrivira qu'il s'agit d'un grand livre et évoque « *cette poignante complainte de l'amour et de la mort. On serait presque tenté de dire que c'est là un des chefs-d'œuvre de la plume féminine, s'il n'était inconvenant d'introduire une idée de littérature dans cette confession d'une fertilité clairvoyante et meurtrière.* »

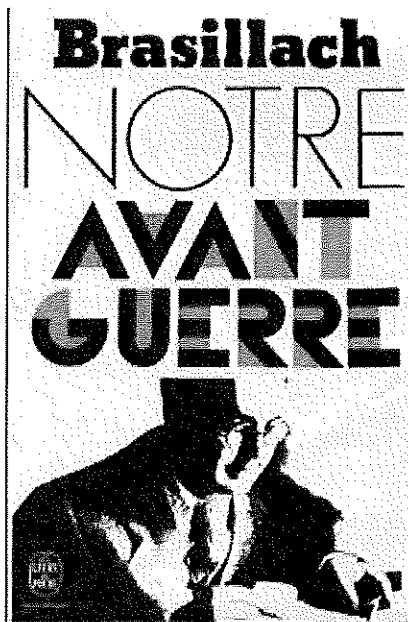
Terriblement beau et âpre, dit Eric Dusset, *Commentaire* n'est cependant pas un livre aigre. Une immense force d'âme rend Marcelle Sauvageot capable d'analyse, de compréhension et de renoncement, sans jamais abdiquer toutefois l'essentiel : sa conception pure de l'amour sans concession, sans tiédeur, sans compromis. Elle écrit : « *Et pour que je ne souffre plus, il faut que vous partiez afin qu'un jour votre nom prononcé devant moi passe comme un souffle sans plus rien effleurer. Je veux cet effacement car j'ai besoin de paix ; vous, vous avez le bonheur ; un peu d'amour de moi ne vous apporterait rien.* » Et le sanatorium devient sous la plume de Marcelle Sauvageot un théâtre d'ombres, lit-on sur Wikipédia, ce monologue évoquant par exemple « *ces toux incessantes qui hachent les nuits* ». Puis rajoutant : « *Et moi-même, je tousse en réponse pour vérifier l'état de mes poumons. Vais-je sentir ce creux, ce vide de soufflet crevé ?* ». Lisons ses derniers mots : « *Oui, il est très tard ; je viens d'éteindre la lampe pour laisser entrer dans ma chambre la lumière de la nuit* ».

Marcelle Sauvageot, l'une de plus belles plumes féminines du XX<sup>e</sup> siècle, qui a écrit cette poignante complainte de l'amour et de la mort, meurt le 6 janvier 1934 à Davos (Suisse). Elle repose au cimetière de Trésauvaux, dans la Meuse, en Lorraine, d'où était originaire sa famille.

R. S.

# Actualité

## La correspondance (suite)



**C**ONTRAINTES du journalisme... Je n'ai pu vérifier, pour mon article du 7 janvier, si les deux lettres de Brasillach à Noël Bayon de La Motte que je produisais étaient inédites. L'important était de signaler tout de suite ce catalogue de Noël 2016 des Autographes Thierry Bodin (45 rue Abbé-Gregoire, Paris 18). Depuis, j'ai trouvé les *Clairières complètes* de Brasillach éditées par le Club de l'Honnête Homme. Le tome X reproduit la seconde lettre du 16 novembre 1944 et permet de corriger une ligne qui m'avait paru étrange (mais un texte un peu étrange a parfois des chances d'être juste, c'est le principe *lectio difficilior* : de deux lectures la plus difficile, ou étrange, est souvent exacte). Brasillach a écrit en fait : « Je dénie à ces juges tout droit à juger qui que ce soit, fût-ce la plus simple *escrabe* » (et non « la plus simple *vièrge* », lecture un peu rapide des vendeurs !).

En revanche, la lettre du 29 janvier, vendue à Lyon en 2016, est bien inédite, et elle apporte quelques choses : « l'avenir incalculable, auquel je crois », dit Brasillach (à Mauriac, le 21 janvier, il écrivait « Dans l'invisible, nous nous reconnaissons ») (1). D'autre part, on trouve dans une lettre à Bardèche, au tome IX, une explication de la reconnaissance qu'il avait pour Yvonne, l'épouse de Noël Bayon : elle gardait souvent les deux enfants Bardèche (Jacques et Françoise, 4 et 2 ans), pour permettre à Suzanne de s'occuper de « ses » prisonniers (car Maurice avait été incarcéré aussi).

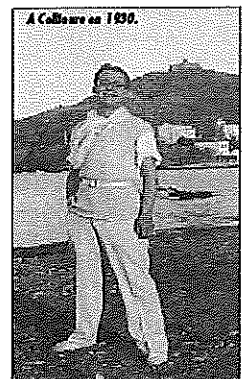
Noël Bayon (cinq ans de travail forcé, par commutation) fait partie de ces journalistes « collaborationnistes » qui parvinrent à échapper à la « Justice » tout en restant en France. Ce fut le cas aussi d'Henri Poulain (travaux forcés à perpétuité, par contumace), de Georges Blond (aucun jugement !), de Georges Péloron (15 ans de travaux forcés, par contumace). Ce dernier (normalien agrégé d'anglais, ami de Samuel Beckett, chroniqueur de théâtre) avait été secrétaire d'Etat adjoint à la Jeunesse de

juin 1942 à 1944 (2) ; il a vécu, en attendant les lois d'amnistie des années 1950, de traductions, signées Georges Belmont, pour Robert Lafont (Graham Greene, Evelyn Waugh, etc.). Bien entendu, cela suppose que la police n'a pas énormément recherché ces « indignes », — conséquence heureuse, peut-être, pour Blond et Poulain, de l'émotion suscitée par l'exécution de Brasillach : ils étaient à *Je Suis Partout* les plus proches de lui, les seuls qui l'ont suivi quand il quitta l'hebdomadaire jusqu'à aboutir à la fin de l'été 1943 (Brasillach a résumé un jour ses arguments ainsi : « Nous trouvions idiots, comme Déat, de faire mourir les Français pour que Dantzig soit polonais ; nous n'allons pas maintenant les faire mourir pour que Dantzig soit allemand » ; je cite approximativement une lettre à Rebais). En jugeant Blond, en ne jugeant le contumax Poulain, il aurait fallu revenir sur le cas Brasillach.

### Les dernières lectures

Il est toujours difficile de quitter la Correspondance de Robert Brasillach... Ce qui m'a frappé cette fois, c'est combien les livres restent pour lui essentiels. C'est normal quand il est mobilisé sur la ligne Maginot et s'ennuie, ce qui nous vaut une série de lettres où il répond aux questions d'un jeune homme de son pays natal (le Roussillon), Jacques Brousse. Il défend contre lui les livres de Massis (*Évocations*, *Le Drame de Marcel Proust*, surtout le chapitre sur le *Silence de Proust*), les livres de Gasotte, surtout son *Louis XV*, « vrai livre d'historien original, neuf, révélateur, mais par contre touffu et décoronné... ; même dans sa *Révolution française* il y a un remarquable chapitre sur l'esprit public avant 1789 ». Il défend aussi les auteurs chrétiens : Péguy, Claudel, saint Augustin, Pascal, et « Bossuet qui est bien plus grand que Pascal » (influence de Massis encore, qui avait fait une édition de *Letres de Bossuet* en 1927 ?). Sur Goethe, sur Nerval, il est hésitant. Il aime éroquer Racine, qui « ne parle de la guerre que par ses côtés » (l'ar-

rière, la propagande, le retour du soldat Thésée, ou le départ du soldat Bajazet). De Cornaille, dont il a relancé la mode en 1938, il conseille toujours *Surtout, Orbon* (« extraordinaire d'intelligence ») et *Avella* (« qui, sauf la fin, est bien savoureux »). La littérature anglo-saxonne a ses favoris : il reconnaît ne pas lire l'anglais dans le texte comme ça se peut, mais il recommande Kipling ou *Autant en emporte le vent* (« C'est un livre bien enchanteur »), n'a pas encore lu *La Fête aux unités* de Thackeray mais le tient en



réserve. A Fresnes, il demandera la traduction intégrale de *Robinson Crusoe* que publie enfin Gallimard, et qui sera objet de débat, avec Maurice Bardèche d'un côté, avec Suzanne de l'autre.

Car jusqu'aux derniers jours les livres prennent une place capitale. Livres qu'il écrit ou dont il prépare l'édition, la révision. Et livres qu'il lit ou médite. Dans les derniers mois de cellule, il a eu quatre livres de chevet la Bible (il relit les quatre évangiles, il a sûrement consulté les *Peurmes* puisqu'il en compose lui-même), les *Œuvres de Chénier* (édition E. Dimoff) qu'il avait demandées, et Shakespeare. Dans l'une de ses dernières lettres (31 janvier 1945), il dit à Bardèche : « J'ai entrepris de lire ou relire tout Shakespeare. Il y a dans les pièces historiques des choses qui ont fait de parodies, des armées qui entrent, sortent, s'énoûentent, des histoires des Deux-Roses prodigieusement embrouillées, on n'y comprend rien, et puis, tout d'un coup, des scènes admirables. Il y avait dans *Henry IV* (1re et 2e partie) et *Henry V* de quoi tirer un merveilleux *Fabuff* pour Raimu. Si de Gaulle m'en laisse le loisir, je le ferai peut-être. »

### François Lecointe

(1) On note que Brasillach ne va pas ici jusqu'à prononcer le nom du Christ. Sur Brasillach chrétien, outre le livre de Massis (éd. N.E.L., 1989), il faut lire un article peu connu de Jérôme Godeaux, *Brasillach et la Guerre d'Espagne*, dans la revue *Historical-Géographie*, n° 324 ; et l'article ci-dessus de Philippe d'Hugues.

(2) Dans le Fonds Mgr Châlet (Assemblée des constitutionnels et archévoques de France), on trouve plusieurs documents sur Péloron, ainsi que l'interview de P. A. Cousteau paru dans *Jeunesse* du 7 décembre 1941, hebdomadaire de « la Jeunesse pour la Révolution nationale ».

## L'ARB

**L'**ASSOCIATION DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH (ARB) est une association suisse fondée en 1948 pour conserver et faire connaître l'œuvre de Robert Brasillach. Son président fondateur fut le Vaudois Pierre Favre, travaillant en étroite collaboration avec Maurice Bardèche ; depuis plus de 25 ans, Philippe Junod a pris la relève à Genève.

Grâce à eux, à ses adhérents et à beaucoup de travail bénévole, l'ARB est aujourd'hui une des plus anciennes et des plus actives associations d'amis d'écrivain. Elle publie régulièrement des Cahiers d'une rare qualité d'édition, qui constituent une collection documentaire remarquable sur Robert Brasillach. Le n° 1 (1950), épuisé, a été réédité ; le dernier est un numéro double (51/52) consacré à Maurice Bardèche. Par ailleurs, plusieurs bulletins paraissent chaque année, thématiques ou concernant l'actualité autour de Brasillach (livres, articles, etc.).

Pour maintenir ce niveau d'activité, il est indispensable de renouveler les générations d'ARB. Nos amis suisses ont beaucoup reculé, dont des jeunes, ce qui est rassurant : nous devons relever le défi !

Cahiers et bulletins sont servis aux adhérents. Le montant annuel de la cotisation est de 50 euros. On peut également se procurer des Cahiers encore disponibles. Pour de plus amples renseignements, vous pouvez consulter le site [www.brasillach.ch](http://www.brasillach.ch) ou nous contacter à l'adresse [arbfran@orange.fr](mailto:arbfran@orange.fr)

### Bulletin d'adhésion aux Amis de Robert Brasillach

Nom et Prénom .....

Adresse .....

Tél. / adresse internet (facultatif) .....

Je prends l'adhésion pour 2017 ..... 50 euros  
Je commande le cahier n° 51/52 Maurice Bardèche ..... 40 euros

Je règle par chèque en euros à l'ordre de Monique Delcroix à renvoyer à M. Delcroix - Boîte Postale 19 - 60 240 Chaumont-en-Vexin

Je règle par virement à l'ordre des ARB :  
Banque Coop - IBAN CH73 0844 0947 0753 1009 0  
BIC/Swift COOPCHBBXXX

# de Brasillach

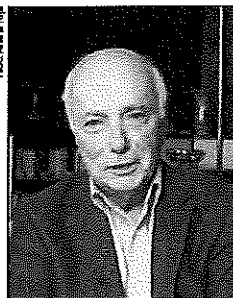
## L'écrivain chrétien

ON CONNAIT de bons esprits qui refusent de lire l'œuvre littéraire de Robert Brasillach car ils le considèrent comme un écrivain païen. L'amatour passionné, le commentateur savant de Virgile et des poètes grecs, le chantre des plages méditerranéennes chaudes et ensoleillées, tout cela ne leur paraît pas très catholique mais plutôt empreint d'un paganisme aimable, certes, mais plus encore condamnable. Cette veine païenne et solaire est bien présente dans les livres du poète fusillé, et c'est un des aspects peut-être les plus séduisants. Mais c'est ne voir là qu'un côté des choses. Le poète Brasillach fut aussi un auteur chrétien et même profondément chrétien en maintes occasions. On pensera bien sûr aux *Poèmes de Fresnes*, au bouillonnant *Psautier VII* dont Jean Madiran a lumineusement démontré qu'il était le terme, sinon en fait du moins en esprit, de tout le recueil et de toute une vie, déjà renoncée. On pensera à Jeanne d'Arc, la sainte autant que l'héroïne du nationalisme français, à qui il a consacré deux pièces de théâtre, une transcription du procès et des articles et des textes si nombreux qu'on en retrouve encore tous les ans, inconnus ou quasi inédits. On pense encore à d'autres textes, dispersés ici ou là, tel « Sur les pas de saint Martin », perdu dans un numéro de *La Revue universelle* de 1934. Et on aura garde de ne pas oublier dans le deuxième roman, cet *Enfant de la nuit* qu'on vient opportunément de rééditer chez Pardès, l'avant-dernière chapite, une « Messe des paralysés » déchirante et qui inspirait une si grande admiration à Georges

Laffly, qui aimait à la citer, en bon connaisseur.

### Avit et Fortunat

Mais on risque d'ignorer un texte magnifique, un des plus utiles à notre propos : *Deux poètes oubliés*. Paru en 1936 dans *Mesures*, une revue « d'avant-garde » (patronnée par Henri Michaux, Jean Paulhan, Ungaretti et d'autres), repris en 1961 dans un recueil posthume,



Philippe d'Hugues.

assez hétéroclite, *Poètes oubliés*, c'est un texte essentiel. Qui sont ces deux poètes ? Oubliés certes, et depuis très longtemps, car il s'agit de saint Avit et Fortunat, également saint, l'un du Ve siècle, l'autre du VIe, écrivant dans ce latin en cours de mue, bientôt prêt (encore quelques siècles...) pour la francisation. Brasillach adorait ce genre de curiosités littéraires, mais ici il s'agit d'autre chose. En effet le premier, saint Avit (450-525), descendant de

l'empereur Avitus, fut évêque de Vienne, ville gallo-romaine, puis bourgogne, puis franque, dont les « racines chrétiennes » semblent anciennes et bien établies.

Devenu poète, auteur d'un *Psautier perdu* qui ne fut pas ignoré de Milton, c'est saint Avit, le saint évêque qui, nous dit Brasillach, « a créé l'épopée chrétienne que d'autres poètes n'avaient fait qu'esquisser timidement avant lui... ce mélange assidu d'histoire sacrée et de commentaire, dans l'unité de la poésie ». Outre Milton, il ne craint pas d'évoquer également Dante et Claudel, et se réjouit de savoir qu'« aux débuts de la nation française, notre pays avait produit un poète dont le chant est assez noble et assez varié pour mériter aujourd'hui l'admiration et l'amitié ».

Pourtant celui-ci, bien plus encore qu'à saint Avit, c'est à Fortunat (530-603) qu'il les prodigue, sans réserve. Celui-ci, Italien de Ravenne, venu en France en 565, se fit à Poitiers, attiré par l'influence exercée par Radegonde, la future et célèbre sainte Radegonde, veuve de Clotaire. Voici en quels termes nous le décrit Brasillach : « Après avoir mené à la cour du roi barbare la vie terrifiée d'une douce captive germanique consolée par la seule religion, elle était maintenant libre de ne penser qu'à Dieu et aux jeunes femmes qu'elle guidait vers la perfection dans le couvent de Poitiers, avec l'aide de sa fille spirituelle Agnès. » Ce couvent, notre auteur le décrit, sans doute avec son art habituel d'emballer le réel, comme une sorte de Saint-Cyr de Mme de Maintenon, avec représen-

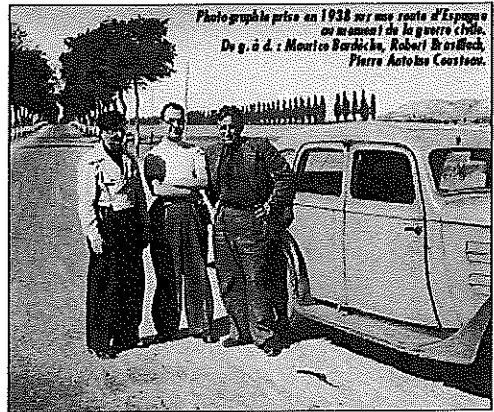


Photo prise en 1938 sur les routes d'Espagne au moment de la guerre civile. De g. à d. : Maurice Bardèche, Robert Brasillach, Pierre Antoine Costeau.

tations dramatiques et réceptions fastueuses pour les hôtes de marque, où « la vie pour être pieuse n'en était pas moins charmante... et profondément civilisée ».

### Destins

#### trop tôt tranchés...

À côté de nombreux petits poèmes de circonstance à saint Grégoire, à Radegonde et à Agnès, pour accompagner l'envoi de corbeilles de fruits et de fleurs ou remercier d'avoir bien arrangé l'autel, Fortunat va s'affirmer poète chrétien et, grâce au christianisme, grand poète. Ce furent d'abord des vies de saints, genre, paraît-il, alors à la mode, comme la *Vie de saint Martin*, sur laquelle Brasillach émet quelques réserves. Combien il lui préfère le grand poème sur la *Virginie*, qu'il rapproche du *Canonique des cantiques*, « grand poème mystique de cette profonde théologie hébraïque, si mal connue... modèle de tous ceux qui suivront ». Et il ne craint pas d'écrire que « la vocation secrète du poète a été de faire passer la tradition juive dans la forme latine ». Voilà de quoi rassurer ceux qui contestent l'expression de « tradition judéo-chrétienne ». Conseillons-leur de lire saint Fortunat, dont on ignore trop souvent qu'il est aussi l'auteur du *Veilla Regis*, dont Brasillach donne ici une superbe traduction.

Fortunat s'intéressait à tout : sainte Radegonde, lui racontant sa vie, lui inspira *La Ruine de la Thuringe* et de l'histoire de Galwinthe, jeune sœur de Brunehaut, mariée au roi Chilpéric et étonnée par lui, il fit un poème, nous dit Brasillach, « d'une exquisite beauté ». Il y voit, avec quelques hymnes religieuses et les visions de saint Martin, le sommet de la poésie de Fortunat. Il y retrouve le thème, pour lui si familier et si sensible, de « la mélancolie sur les destins trop tôt tranchés - *Tu Marcellus eris* de Virgile... », ainsi que « la rêverie, le regret, l'amour des longues captives gothiques qui plurent à nos symbolistes, une cruauté radicienne... et la ligne d'un chant de mort ». Là s'arrête le portrait de Fortunat, évêque de Poitiers, poète léger et poète religieux, « élégiaque, cruel amateur de larmes » et figure de transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge, voire la Renaissance. « Et ce fut aussi un saint... » Tout est alors dit. Pour Fortunat, comme pour Brasillach, le profane et le sacré n'étaient pas incompatibles - soit dit en passant aux lecteurs récalcitrants.

Philippe d'Hugues

© Philippe d'Hugues, Robert Brasillach, coll. Qui suis-je? Pardès.



Photo de Robert Brasillach lors de la présentation de l'émission d'Apostrophes qu'il écrivait.

« Chère Anne Brassié, on se souvient sous de l'émission d'Apostrophes de 1987, où vous m'avez réhabilité de façon moderne et enthousiaste le personnage de Robert Brasillach. Quel souvenir en gardez-vous ?

— Un souvenir marquant ! L'impression d'être jeté dans la fosse aux lions. Avec pourtant deux amis à mes côtés, Pierre Sipriot, qui était à l'origine de la commande de cette biographie et Fred Kupferman, l'auteur d'une biographie de Laval, si juste et si gênante pour les tenants de la propagande qu'il fut maudit par certains et mourut d'un cancer foudroyant, l'année suivante. Le héros de la soirée était Gilles Perrault qui, après avoir écrit un beau livre sur les parachutistes, avait changé son fusil d'épaule et

# Pour la défense des meurtris

## Entretien avec Anne Brassié

crachait sur Brasillach. Je suis montée au filer dès le début de l'émission alors que, petite femme au milieu de vieux messieurs, la moins diplômée du plateau, auteur d'un seul livre à l'époque, j'eusse dû la boucler...

Inconsciente à l'époque des souvenirs de ma famille - on n'en parlait jamais - ils ont, je crois, pesé lourd dans mon comportement : la maison de mes arrière-grands-parents bombardée à Verneuil-sur-Avre, celle de mes grands-parents, sur la côte normande, occupée par des Allemands avec lesquels ils ont vécu, les uns au rez-de-chaussée, les autres à l'étage, ma grande mère tuée à 46 ans d'un état d'obus le 6 juin 44.

On ne raconte pas de vantardises idiotes sur une période aussi triste. Cette émission a posé un baume sur les plaies encore ouvertes de tous les meurtris de cette époque. Il y en a beaucoup et ils n'ont jamais la parole puisqu'ils sont « affreux, sales et méchants ». L'émission a aussi fait découvrir le poète à des centaines de personnes, notamment des jeunes. Ce fut un événement riche de conséquences, dont l'appel de Jean Ferré à lancer Radio Courtoisie à ses côtés.

— Je vous pose vous simplement la question : pourquoi lui, pourquoi vous ?

— Etudiante en lettres à Nanterre en 68, il me fallait choisir un sujet de maîtrise. Faire le 300e travail sur Victor Hugo ne m'intéressait pas, mais aborder une terre inconnue, oui. Les dons si divers de Brasillach, critique littéraire et cinématographique, romancier, poète m'impressionnaient. Un professeur merveilleux, Georges Maton, qui avait été emprisonné à Riga lors de l'invasion soviétique, a accepté avec joie mon sujet, « Comparaisons, images et métaphores dans *Comme le temps passe* ». Le roman était célèbre. C'était un sujet de stylistique qui allait me conduire bien au-delà du style. L'anticommunisme de Brasillach nous plaisait à tous deux. Ils étaient encore les maîtres à Nanterre, à l'époque. C'était notre résistance à nous... J'avais aussi un père merveilleux, médecin et grand lettré, comme les médecins l'étaient à l'époque, qui ne supportait pas la propagande. Il m'a incité à combattre intellectuellement.

— Vous qui connaissez si bien Brasillach, quel être voudriez-vous

voir réédité en priorité pour faire découvrir son œuvre à de jeunes lecteurs, après Six heures à perdre, que vous avez évoqué dans nos pages (voir *Présent du 5 février 2016*) ?

— Tous, car je les aime tous. Comme le temps passe est malgré tout mon préféré et les éditions Pardès le rééditent sous peu avec une préface qu'ils m'ont demandée.

— Quels sont les accents qui selon vous, d'une manière générale, « parlent » à des jeunes de 2017 dans l'œuvre de Brasillach ?

— L'acuité du regard politique, son insolence à l'égard des parlementaires, de la République « cette putain vérolée » métaphore que je trouve insultante à l'égard des prostituées. Elles sont plus honnêtes et gagnent beaucoup moins que la plupart des députés et n'ont pas de retraite dorée ! Sur le paysage actuel, il est tragiquement prémoniteur.

L'engagement de Brasillach parle aux jeunes qui en sentent le besoin. L'idée de partir à défendre contre les intérêts des uns et des autres est très actuelle. Ces jeunes se rendent compte qu'on leur a menti sur tou-



Anne Brassié défendant Brasillach sur le plateau d'Apostrophes en 1987.

te la ligne et ils n'aiment pas cela. Ils se jettent sur son œuvre et comprennent enfin quelques enjeux du monde actuel ! « Mon pays me fait mal », cette plainte du poète est celle de milliers d'hommes et de femmes aujourd'hui.

Le poète mort à 35 ans nous laisse une telle réflexion sur la vie si fragile et si riche que tous les jeunes gens aiment l'écouter. C'est en raison de ce pouvoir que l'on continue à l'acquiescer de façon mensongère et sottise.

Propos recueillis

par Anne Le Pape

anna-le-pape@present.fr  
© Anne Brassié, Robert Brasillach et encore un instant de bonbon LaFont.

Présent, 11 février 2017

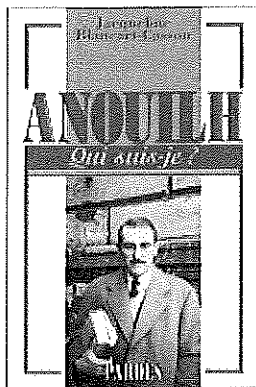
## BIOGRAPHIE : Qui suis-je ? Jean Anouilh, éd. Pardès

Nos Amis connaissent tous le dramaturge et écrivain français Jean Anouilh, né le 23 juin 1910 à Bordeaux (Gironde) et mort le 3 octobre 1987 à Lausanne (Suisse). Signataire de la pétition réclamant la grâce de Brasillach auprès de Général de Gaulle, il contribuera à l'hommage collectif : *Brasillach et la génération perdue*, Éditions du Rocher, 1987.

En 1938, Anouilh participe à la création de la revue *La Nouvelle Saison* avec notamment Jean-Louis Barrault, René Barjavel et Claude Schnerb, qui publie *Humulus le muet* (jamais publiée depuis sa création en 1932), avec des dessins de Raymond Peynet, ainsi que sa nouvelle *Histoire de M. Mauvette et de la fin du monde*<sup>27</sup>. La même année, il rencontre Brasillach « dans les coulisses, chez Pitoëff ». Anouilh décrira ainsi cette rencontre en 1955 :

« Voilà un jeune homme qui vous aime bien, et qui aime bien le théâtre, me dit Georges, vous devriez le connaître. Un gros regard étonné derrière de grosses lunettes, un sourire enfantin. Pas de choc de sympathie particulier. Mon vieux complexe devant les « intellectuels » qui vont me faire le coup du mépris. Le coup du mépris que je leur fais moi-même, aussi injustement. Le normalien répugne vaguement et fait impression, en même temps, au bachelier sans mention et sans latin que je suis. Ma méfiance inguérissable pour ceux qui ont des idées générales. Il me dit qu'il aimerait publier une de mes pièces dans son journal. Je la promets. » (Février 1945 : Souvenir de Robert Brasillach », *Défense de l'Occident*, février 1955, dans Jean Anouilh, *En marge du théâtre*).

Merci aux éditions Pardès d'enrichir sa collection *Qui suis-je ?* sous la plume avisée de Jacqueline Blancart-Cassou (Qui suis-je ? Anouilh, 128 p., illustré, 12 euros).



Né à Bordeaux en 1910 et venu tout jeune à Paris, Jean Anouilh travaille quelque temps, après son baccalauréat, comme secrétaire du théâtre dirigé par Louis Jouvet, puis décide très tôt de vivre de sa plume. *Le Bal des voleurs*, *Léocadie*, *La Sauterelle*, *Le Voyageur sans bagages*, *Eurydice*, pièces « roses »

« La vie est décidément irrésolue. D'abord, elle n'a pas de forme : personne n'est sûr de son texte et tout le monde rate toujours son entrée. Il ne faudrait jamais sortir des théâtres ! Ce sont les seuls lieux au monde où l'aventure humaine est au point. » (*Cher Antoine*, acte III.)

ou « noirs », mises en scène par André Barsacq, datent des années trente. Anouilh vit alors avec Mireille Valentine, l'interprète d'*Antigone*, qui sera jouée en 1944 et fera l'objet de polémiques. Après la Libération, il tente en vain d'obtenir du général de Gaulle la grâce de Robert Brasillach.

Par la suite, il compose une série de chefs-d'œuvre, dont *La Répétition*, *Columbo*, *L'Alouette*, *Becket*, *L'Archibuth*, affronte la critique avec *Pauvre Hibou*, écrit des scénarios de films (*Monsieur Vincent*), traduit et adapte, avec l'aide de son épouse Nicole, des textes étrangers, assure des mises en scène.

Après avoir, de 1959 à 1964, d'été pour le théâtre, il revient à la scène en s'incarnant dans le protagoniste et en mêlant le rêve à la réalité (*Cher Antoine*, *Les Poissards rouges*). Retiré en Suisse avec sa dernière compagne, il refuse d'entrer à l'Académie française. Il exprime dans ses dernières œuvres, dites « farces », une vision de l'humanité de plus en plus pessimiste. Il s'éteint à Lausanne en 1987, laissant près de cinquante pièces de théâtre que l'on reprend toujours avec succès.

### SOMMAIRE

#### INTRODUCTION

##### I. LES JEUNES ANNÉES

1. Le « trait noir » de l'enfance
2. Collégien et dramaturge
3. D'un métier à l'autre

##### II. LES ANNÉES TRENTE. LE ROSE ET LE NOIR

1. Vivre de sa plume
2. L'inspiration rose
3. L'inspiration noire

##### III. LA GUERRE ET L'APRÈS-GUERRE. AUTOUR D'ANTIGONE

1. Survivre en des temps troublés
2. D'*Eurydice* à *Antigone*
3. Les règlements de comptes de l'après-guerre

##### IV. LE TEMPS DE LA MATURITÉ (1946-1959)

1. Un auteur « arrivé »
2. Un misanthrope
3. Un idéaliste déçu et impérialiste
4. Un virtuose de la scène

##### V. ENTRACTE ET RETOUR À LA SCÈNE. VERS UN THÉÂTRE DU MOI

1. Entracte
2. La manière « secrète » (1964-1972)

##### VI. LES DERNIÈRES ANNÉES LA SATIRE DU TEMPS PRÉSENT

1. La double vie
2. La manière « farceuse » (1971-1981)
3. Les derniers temps

#### CONCLUSION

#### ANNEXES

1. Repères chronologiques
2. Aperçu des principales pièces et de leur création
3. Quelques jugements
4. Orientation bibliographique

Étude astrologique de Jean Anouilh par Marin de Charette

#### L'AUTEUR

Jacqueline Blancart-Cassou est professeure des universités, aujourd'hui retraitée. S'intéressant particulièrement à la littérature dramatique du XX<sup>e</sup> siècle, elle a consigné sa thèse d'État et un certain nombre de travaux à l'ouvrage de Michel de Ghelderode. Elle est également l'auteur d'articles concernant d'autres dramaturges, et d'une étude approfondie du théâtre de Jean Anouilh.

A déjà publié chez Pardès : « Qui suis-je ? » - *Ghelderode* (12 €)

## **Hommage à Robert Brasillach du Cercle franco hispanique**

(Source : Synthèse nationale)

Samedi matin [4 février 2017], comme chaque année, le Cercle franco-hispanique a déposé une gerbe sur la tombe de Robert Brasillach, assassiné le 6 février 1945 et enterré dans le petit cimetière situé au pied de l'église St Germain de Charonne dans le XXe arrondissement de Paris. Une centaine de personnes, dont de nombreux jeunes, a assisté à cet acte de fidélité.

Nous vous proposons ici le message d'Hélène Grimaldi, Présidente du Cercle franco-hispanique, prononcé à l'attention des participants :

*Chers amis,*

*Comme chaque année, nous sommes réunis ici, dans ce cimetière à dimension humaine qui respire la quiétude et la modestie parce que « chaque âge a sa beauté et que cette beauté doit toujours être une liberté ».*

*Nous avons comme devoir de ne jamais oublier la première semaine de février 1945.*

*Quand Maître Isorni est venu apprendre à Robert Brasillach que son recours en grâce avait été rejeté par De Gaulle, il lui dira que des « milliers de gens sont avec lui et lui demeurent fidèles », Robert Brasillach répondra : « Je sais ».*

*Plus de soixante-dix ans après ce « Je sais », notre présence ici est le maigre témoignage de respect et de fidélité que nous lui offrons.*

*Nous sommes ici pour garder en mémoire ce « Je sais » comme un cri collectif d'Amour et d'Espérance pour la France, en souvenir fidèle à un martyr et aussi en témoignage d'adhésion à Celui qui savait, celui qui a donné sa vie pour la nôtre en disant « Pardonne leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ».*

*N'oublions jamais que l'extrême difficulté de notre mission politique est une épreuve à la hauteur de nos ambitions, toutes au service de la Patrie, que Jose Antonio Primo de Rivera a défini comme une Unité de destin dans l'Universel.*

*« Vers l'avenir, fidèles au passé » chantons-nous.*

*Sans nous, sans notre extrémisme qui n'a d'extrémisme que notre rigueur et notre fidélité, le nationalisme ne serait plus digne du sacrifice de Robert Brasillach. Il aurait perdu son contenu historique et empiriste pour se fondre dans un contenu populiste.*

*Nous élevons la voix comme l'a fait Robert Brasillach contre ceux qui par démagogie rabaisse notre peuple à des discours populistes, des formules vides, mensongères et irréelles.*

*N'oublions pas comme disait Robert Brasillach que « nous n'avons pas à renier le 6 février. Chaque année, nous allons porter des violettes place de la Concorde devant cette fontaine devenue cénotaphe en souvenir de nos morts. Chaque année la foule diminue, parce que les patriotes français sont oublieux par nature. Seuls les Révolutionnaires ont compris le sens des mythes et des cérémonies. Mais le 6 février fut un mauvais complot, ce fut une suite de sacrifices qui reste dans notre souvenir avec son odeur, son vent froid, ses pales figures courantes, ses groupes humains au bord des trottoirs, son Espérance invincible d'une révolution nationale, la naissance exacte du nationalisme social de notre pays. »*

# Pierre-Antoine Cousteau : un polémiste de génie

L'AUTEUR de cette biographie de PAC, le frère du fameux commandant Cousteau, est le fils de Pierre-Antoine Cousteau (que tout le monde surnomme PAC, qui écrivit dans RIVAROL de sa libération de prison en 1953 jusqu'à sa mort fin 1958), le professeur Jean-Pierre Cousteau, qui est cardiologue. On comprend à la première page du livre que, contrairement à tant de fils et filles de "collabos", lui n'a pas renié son père. Il dédie l'ouvrage notamment à Bardèche, Benoist-Méchin, Robert Brasillach, Henry Coston, Lucien Rebatet, Henri Lèbre, Saint-Paulien. Nous pouvons nous engager dans la lecture de ce formidable livre de près de 400 pages, paru chez Via Romana, en toute confiance... Dans une préface mi-figue, mi-rasage, Franz-Olivier Giesbert (étonnant que le directeur du Point ait accepté d'écrire cette préface) rappelle, plutôt horrifié, que PAC avait déclaré qu'il n'avait pas collaboré pour « limiter les dégâts » ou « sauver les meubles » mais parce qu'il soutiendrait la victoire de l'Allemagne qui lutta à l'époque, « avec tous ses crimes » pour la survie de « l'homme blanc », les démocraties travaillant, selon lui, à sa fin. Difficile de le contredire quand on voit tout ce que se passe aujourd'hui. PAC avait dit : « J'ai combattu, jusqu'à mon dernier souffle, à déplorer la défaite de l'Allemagne ».

## SA JEUNESSE

PAC naquit à Paris le 18 mars 1906. Il naît dans une famille bourgeoise. Son père est fils de notaire, sa mère fille de pharmacien. Mais le père, Daniel, est un flâneur qui entame une carrière d'aventurier collectionnant les failles. Quant au frère aîné de Daniel, avant de se suicider sur les marches du casino de Monte-Carlo, il s'était contenté de perdre au jeu la maison et les biens de son notaire de père. Le père de PAC voyage à travers le monde. PAC est quant à lui baladé d'un lycée à un autre. Ses résultats sont excellents. Il a d'ailleurs régulièrement de très bonnes notes. « Très bon élève ». Scolarisé en 6<sup>e</sup> au lycée Comellie de Rouen, il a 11 ans en 1917. Il affiche un patriotisme sans failles. Il écrit à sa tante : « Delenda est Germania ! Hélas, que ne puis-je suivre l'exemple de mes aïeux et aller les aider à repousser le Boche loin de nos Provinces de France qu'il martyrise ». Il écrit à un oncle : « Je donnerais tout pour que papa aille au front. Je dis que c'est un affront d'avoir son père pas à la guerre quand la Patrie est en danger ». Lors de son adolescence, il se définit « catholique et français ». Ces bonnes dispositions ne dureront pas. Il raconte : « Dès mon entrée en classe de seconde à Louis-le-Grand, tout changea. Je découvris le libre examen et je m'installai avec une remarquable aisance dans la négation ». Il notera cependant : « Le conformisme de non-conformisme est un des ridicules per-

manents de l'adolescence », ajoutant : « Pourtant, il serait fâcheux de ne point en passer par là. Les garçons qui ne se rebellent jamais parviennent peut-être avec plus d'aisance que d'autres à l'inspection des finances et à la Légion d'honneur, mais ils traitent jusqu'à leur trépas une existence grise et vouée à des digestions insipides ». La philo l'ennuie et il travaille peu. Il préfère s'adonner aux sports, et sera même finaliste du championnat inter-lycées du 1 500 mètres. La philologie ne le passionne pas (pas encore) mais il se définit comme antifamilialiste et anti-belluciste, ce qui permet de le classer à gauche, et même très à gauche. La victoire du bloc des gauches en 1924 le ravit. Il raconte : « L'exulte. La tête des types d'Action française est torréfiée ».

## 1924-1928 ; LES ANNÉES PERDUES

Il décide d'arrêter des études qui l'ennuient et de se consacrer à des activités amplement plus passionnantes : les copains, le rugby, les jeunes filles, le charleston... Mais il faut bien vivre. En novembre 1924, son père lui trouve un poste de scribouillard. Il s'ennuie à mourir. Pendant ce temps, son frère Jacques-Yves (le futur commandant Cousteau), âgé de 14 ans, fait lui aussi des siennes. Il se fait ainsi renvoyer de Buffon où, à l'occasion d'un après-midi de colle, il avait voulu démontrer à un camarade que des noix lancées sur des vitres rebouillissent sans les casser. Vingt vitres volèrent en éclats et Jacques-Yves fut expédié niou militaire par ses parents en Alsace où il fut pris en charge par un précepteur masqué qui lui permit d'intégrer in extremis Navale juste avant la limite d'âge. Quant à PAC, il devance l'appel. L'auteur raconte avec humour : « Il fera une brillante carrière dans la météorologie, Moinelton, jalonné de perles siliçées, de corvées de plaques et de séjours en prison (dép. II). Libéré en mai 1927 (du service militaire, pas de prison !), il ne trouve pas vraiment de travail et note en janvier 1928 : « Profession : indigent. La situation financière est désespérée, je suis harassé et sous un son. » PAC va passer quelques mois aux Etats-Unis, où il survit avec un travail abrutissant. Il écrit : « Je lutte toujours pour la vie et c'est loin d'être facile. Il faut que je revienne en France ou c'est l'Asie à brève échéance. Je n'ai plus qu'une idée, revenir, et vite ».

## LES DÉBUTS DE PAC DANS LE JOURNALISME

De retour en France le 3 avril 1930, il va bénéficier d'une chance inouïe. Rares sont à l'époque les Français maîtrisant parfaitement l'anglais, et encore moins l'argot américain. Un ami le recommande à Titayna (un article lui a été consacré dans un récent RIVAROL). Titayna est

scrivain, grand reporter à Paris-Soir, aventurier, pilote de chasse, de motos, de voitures de sport et est admirée par le Tout-Paris. Elle a accepté, on se demande pourquoi, alors qu'elle est débordée et ne maîtrise pas très bien l'anglais, de traduire en français le *best-seller* de l'Américain Jim Tully, *Shadows of men*. PAC s'attelle à la tâche. Satisfait, Titayna lui remet une lettre de recommandation pour Jacques de Marillac, rédacteur en chef du *Journal*, qui l'embauche. C'est le début de sa carrière de journaliste. Chaque nuit, PAC est au *Journal*. Le jour, il fait des piges pour *Le Figaro* de François Coty, *L'Echo de Paris* et même pour la presse communiste *L'Humanité* et *Regards*. PAC ne tardera pas à être nommé secrétaire de rédaction du *Journal*. C'est le début de son ascension. A Rome, il assiste à un défilé de troupes fascistes. Son commentaire : « C'est le comble de la bêtise humaine ». Il ne va cependant pas tarder à être confronté à des journalistes très à droite, dont Claude Jeantot, André Algarron et leur maître à penser, Pierre Gaxotte. Sa tante le complimente de sa réussite. Il répond, avec ce « pessimisme souriant » qui le caractérise selon Brasillach : « Ah, fond nous sommes de pauvres bougres qui pétochons de la copie en plus vilains que nous sommes et qui nous disputons les os jetés par les riches messieurs dont nous défendons les ambitions ou la fortune ».

## JE SUIS PARTOUT

C'est en avril 1932 que Gaxotte lui commande son premier papier, pour *Je Suis Partout*. PAC est conquis par les idées de Gaxotte, et son intelligence et abandonne les idées et les postures de gauche. Il racontera : « Ce petit bonhomme blême et maligre exerçait sur nous une véritable fascination. Et nous écoutions ses moindres propos avec ravissement. Parfois il nous scandalisait en déplorant que la France n'eût pas perdu la guerre de 1914. Puis il nous scandalisait tout autant en bouffant du Boche à la manière maurassienne. Gaxotte façonnait littéralement nos esprits incertains, il faisait de nous des fascistes "conscients et organisés". Nous avions en lui une confiance totale. Nous étions prêts à le suivre en enfer. En fait, nous y allâmes sans lui. Le jour où il ne s'agit plus seulement de jeux de l'esprit, mais de conformer nos actes à nos idées, de mettre en pratique ses enseignements et de vivre d'engagement, Gaxotte partit sur la pointe des pieds en proclamant qu'il n'avait pas voulu cela. Ce devait être la plus cruelle déception de ma vie politique. » PAC va réaliser un grand nombre d'interviews pour *Je Suis Partout*, de Montherlant à Giraudoux en passant par Philippe Henriot et Jean Rostand. Il monta avec Claude Jeantot un canular qui fonctionna à merveille. Il firent croire que le député-maire de Lyon, Edouard Herriot, en visite en URSS, avait été nommé colonel de l'armée rouge. Toute la presse et la France politique y crurent. Fureur de l'intéressé et gigantesque rigolade... Le lecteur lira dans le livre un épisode hilarant, à ne pas manquer, concernant Otto Abetz et bien sûr notre supposé colonel... PAC fera de nombreux reportages, se rendant plusieurs fois aux Etats-Unis où il dénoncera notamment la mascarade de la prohibition et le haut degré de corruption. Interviewant Roosevelt et quelques autres politiciens, il évoqua dans *Je Suis Partout* « Les Crépuscules solennels de la Démocratie ».

PAC va cependant se spécialiser dans l'analyse des régimes totalitaires. Il se rend en Italie où il interviewe Mussolini, en Allemagne, aux frontières de la Russie, en Finlande, en Estonie, en Angleterre, etc. Il y rencontre les organisations fascistes. En 1936 il devient actionnaire de *Je Suis Partout* qui est devenu la propriété de ses rédacteurs. En septembre 1937, PAC assiste au congrès de Nuremberg. Il dîna avec Degrelle, Gaxotte, Rebatet, Brasillach, Doriot et dit : « La France est foutue ». L'année suivante, il se rendra à Madrid pendant la guerre civile, accom-

agné de Brasillach et de Bardèche. La guerre ne va pas tarder à éclater...

## LA GUERRE

Le 23 août 1939, PAC est mobilisé. Suivront dix mois d'ennui durant la drôle de guerre. Gaxotte, qui finira académicien, qui fut l'inspirateur du fascisme de toute l'équipe de *Je Suis Partout*, écrit des lettres d'amour politique à PAC. Évoquant *Candide* où il dispose d'une influence certaine, Gaxotte explique à PAC : « J'essaie de refouler les larves qui s'y étaient installées en grande masse ». Le même Gaxotte abandonnera honteusement, quelques mois plus tard, ses amis qu'il avait pourtant menés lui-même sur la voie du fascisme. Jean-Pierre Cousteau, le fils de PAC, l'auteur de ce magnifique livre, précise dans sa contre-télique au début du livre : « Ces pages ne sont pas dédiées à Charles De Gaulle, etc., ni à Pierre Gaxotte, ni à ceux qui refusèrent la demande de grâce pour Robert Brasillach ». Et puis, le 15 juin 1940, c'est la retraite dans une pagaille indescriptible ; pillages par les soldats français exangues des fermiers et des villageois, et puis, direction la Thuringe en wagons à bestiaux. PAC restera quatorze mois en stalag à dématuration, une libération due aux interventions de son épouse Fernande et de ses amis de *Je Suis Partout*, Alain Laubreaux et Charles Lesca ainsi que de l'ambassadeur d'Espagne José Félix de Lequerica, qui, après avoir été ambassadeur d'Espagne à Vichy, le fut en 1945 à Washington. Cette libération, qui n'avait pourtant rien de scandaleux, fut évidemment lourdement reprochée lors de son procès.

## PAC PERSISTE ET SIGNE

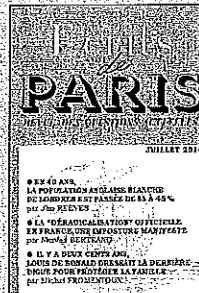
Retour à la maison, PAC n'entre absolument pas dans la voie de la modération. Il publie plusieurs ouvrages, dont *L'Amérique juive* et polémique d'importance, écrivant en février 1942 : « Les Anglais bombardent Brest et Doulogne-Bilancourt et la radio anglaise annonce que ce sont les Allemands, Salauds d'Anglais ». Il fut certains journalistes (« tous des cons ») et dîna avec Rebatet qui, modéré comme d'habitude, vitupéra à la fois contre Céline et « l'imbécillité des gens de Vichy ». Et puis, à l'approche de l'inévitable défaite allemande, les articles de PAC dans *Je Suis Partout* sont de plus en plus radicaux ; antisoviétiques, anticapitalistes, antisémites, favorables à la victoire allemande, seul obstacle à l'ennemi bolchevique. De plus, il méprise profondément Vichy et Laval. Il dira, lors de son procès : « Laval était le type même du politicien pour lequel les gens de *Je Suis Partout* ne pouvaient avoir que du mépris. Gangster de la politique, combinard, maquignon, instaurant à Vichy les méthodes les plus déshonorantes de l'affairisme politique, ne s'occupant que de touches fripouilles de l'affairisme politique, au d'imbéciles, il nous inspira une véritable horreur physique. » Il est vrai que PAC et *Je Suis Partout* cognaient dur. Une manchette du journal commença tout de même à énerver Abetz et les Allemands qui interdirent la parution de l'hebdomadaire durant un mois : « Napoléon disait de Talleyrand son ministre des Affaires étrangères : c'est de la merde dans un bas de soie. Nous n'avons plus de bas de soie ».

## CRISE GRAVE À JE SUIS PARTOUT

Mussolini venait d'être chassé du pouvoir en Italie en juillet 1943 par un coup d'Etat où le Grand Conseil fasciste le fit honteusement en minorité et le fit arrêter par les sbires du petit roi. On connaît l'incroyable trahison de son gendre, Ciano, qui fut son ministre des Affaires étrangères, qui fut fusillé. On sait que Skorzeny avait délivré Mussolini de sa prison au Gran Sasso avec une opération commando incroyable. Il y eut un violent conflit à *Je Suis Partout*. Brasillach, qui était le patron, très déprimé par les événements, démissionna, disant : « Nous n'avons pas le droit d'engager nos compatriotes dans une lutte sans issue ».

### Ecrits de Paris

#### AU SOMMAIRE DE JUILLET 2016



PARIS  
MAGAZINE  
JUILLET 2016

Jim REEVES : En 40 ans, la population anglaise blanche est passée de 86 à 45 % — Nicolas BERTRAND : La "déradicalisation" officielle en France, une imposture manifeste — Michel FROMENTOUX : Il y a 200 ans Louis de Bonald dressait la dernière digue pour protéger la famille — Michel FROMENTOUX : Poésie et régionalisme : le poète Louis Pize (1992-1976) — Sylvestre ALLBERT : Alain Decaux, historien honnête, excellent vulgarisateur — Scipion de SALM : La confrontation, réflexions autour du livre fondamental du colonel Chateau-Jobert — Patrick LAURENT : Un flop et deux chocs.

Chèques à l'ordre d'Éditions des Tulleries  
19 avenue d'Italie 75013 Paris.  
Prix : 6 € (6,40 € éco). Abt. un an : 53 €

Archives numériques en vente à 2 euros sur <http://abonnement-rivarol.com>



Réplique de PAC et des "fascistes" de Je Suis Partout : « Ceux de nos compatriotes qui ont pris parti se sont défilés engagés et si nous nous égarons nous serons à leurs yeux de suite abjects déshonorés... » Et puis, c'est la fin. Il reçoit chaque jour des menaces de mort anonymes. Il quitte Paris avec son épouse Fernande, une semaine avant l'entrée des Alliés dans Paris, dans un camion évacuant les derniers partisans de Doriot.

PAC EN ALLEMAGNE, LA FIN

Pierre-Antoine Cousteau va errer durant huit mois en Allemagne sans toutefois mettre les pieds à Sigmaringen, ce qui, dit l'auteur, lui épargnera sans doute les souffrances de Céline à l'abri de la prison où il se réfugiait. Il y a eu des tentatives de fuite vers l'Italie, vouée à l'échec du fait de la débâcle fasciste, puis une tentative suisse qui échoua. « Et puis, une invraisemblable saga américaine que les lecteurs découvriront. PAC sera bien sûr arrêté. Un épisode incroyable : la visite clandestine de son frère, Jacques-Yves (le futur commandant Cousteau, officier de marine, médaillé militaire, médaillé de la résistance qui avait rejoint De Gaulle) qui lui propose un plan d'évasion vers l'Espagne ou l'Angleterre, faux papiers à l'appui. Stupéur : PAC refuse. Il avait donné sa parole de ne pas s'évader. Le 20 décembre 1945 sera le premier jour officiel de son emprisonnement. Le dernier sera le 18 juillet 1953...

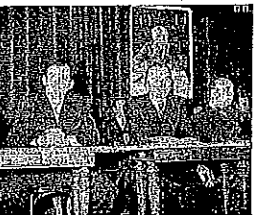
PAC À FRESNES

PAC est incarcéré à Fresnes le 12 janvier 1946. Il fait un froid sibérien et il ignore ce qui est devenu son épouse Fernande (elle est en prison mais ne peut pas, comme le note son fils — l'auteur du livre — tondu...) Ce dernier rappelle cette phrase d'Einstein, pour « se calmer », dit-il : « Deux choses sont infinies, l'Univers et la bêtise humaine, mais en ce qui concerne l'Univers, je n'en ai pas la certitude absolue ». On lit avec émotion dans ces quelques lettres magnifiques de PAC, notamment à son petit frère (le futur commandant), pleines d'amour fraternel (et réconfortant). Il retrouve à Fresnes Lucien Rebatet qui, dit PAC, « comme il ne peut plus faire de politique, polémiquait avec Dieu ». N'ayant aucune illusion sur leur sort (un article du Globe leur donne cent jours à vivre), ils lisent à voix haute les poèmes de Robert Brasillach, dont celle adressée à Céline : « Tu t'en allais vers l'échafaud, Oh mon frère au col dégrafé... » PAC écrit : « Il faut avoir été en prison pour savoir à quel point ils ont de sales gueules, de misérables gueules, les hommes gens... C'est de Brassens... Et il ajoute : « Il n'y a guère qu'à Fresnes que je sois dans mon élément, avec des gens qui peuvent me lancer sans incongruité le mot de passe du livre de la Jungle : "Nous sommes du même sang". Douceur de cette fraternité... Il écrit au sujet des gens « de l'extérieur » : « Ils ne sont pas prisonniers à Fresnes. Ils sont prisonniers d'autre chose. Et souvent beaucoup plus prisonniers que moi. Prisonniers des préjugés religieux par exemple, ou prisonniers d'un droit conformisme social dont je me sens merveilleusement affranchi, prisonniers du joug patriotique, des préjugés, des hochets de la validité. Tout ce j'aurai la lucidité nécessaire pour réchauffer mon orgueil au brasier d'un mépris colossal, je ne crois pas que je pourrais être véritablement malheureux. » Le procès est imminent. Comme le dit PAC, « Demain, ça n'existe pas ». Il n'a pas peur de ces « touches sanglantes » et ne perd « ni le sommeil, ni l'appétit ». Il écrit : « Dans mon éditique, il n'est pas douteux que c'est l'orgueil qui est la base de toutes les actions pas trop moches que les misérables humains réussissent tout de même à accomplir par-ci

par-là. L'orgueil de ne pas flancher devant les copains, devant l'ennemi. Le courage, par exemple, ça n'existe pas... »

LE PROCÈS

La mascarade sanglante va débiter. Le verdict est connu d'avance : la mort. La boucherie de l'épuration a fait entre 30 et 40 000 morts (Robert Auzan), et même 105 000 selon le ministre socialiste de l'Intérieur Tixier. Le procès de Je Suis Partout se déroule du 20 au 23 novembre 1946. Les trois accusés sont PAC, Rebatet et Claude Jeantet. Le frère de PAC, Jacques-Yves, se présente en uniforme d'officier de marine et décorations. Sa hiérarchie, qui lui avait interdit l'accès de ne pas déposer un uniforme et encore plus De Gaulle, ne lui pardonne rien. Sa carrière était définitivement compromise. Il ne sera jamais amiral. Et c'est ainsi que Jacques-Yves devient le fameux commandant Cousteau qui nous fit entendre le Silence de la Mer. Comme 15 millions de Français, il y eut aussi le grand écrivain Jacques Perret (Le corporal éphémère). Et puis... Jacques Yonnet, écrivain commu-



niste, que l'évoquerai dans une prochaine rubrique littéraire. Il déclare devant la Cour : « Il a toujours joué franc jeu. C'était un ennemi loyal. Je lui conserve la même estime qu'il avait pour des gens d'en face. C'était un homme d'honneur ». Yonnet sera derechef exclu du Parti et traité dans l'Humanité d'espion hitléro-troïkiste... Il finira, dans le livre, cette admirable lettre de Yonnet à PAC. Rebatet : « Je continue d'être en guerre contre une certaine espèce d'hommes. Les larves, les ghnois, les pleutres. L'espèce d'en face. Un jour, Cousteau, il n'y aura plus de barrières entre nous. » Et Yonnet de conclure : « Vous êtes le génie, je le serai un jour, nous serons et dirons leur merde ». Cousteau se réveille, et de loin, le plus courageux des trois. (Cousteau, Rebatet, Jeantet). Le journal communiste Franc-Tireur écrit : « Cousteau est un drôle dans toute l'acceptation du terme ». Ces « bouffons minuscules », ainsi qu'il l'écrira, le commandant Cousteau dit à mort, ainsi que Lucien Rebatet. Le 24 novembre 1946, après le verdict, direction le quartier des condamnés à mort et les chaînes de 7kg aux pieds qu'ils porteront 141 jours.

LES CHÂÎNES, PUIS LA GRÂCE

Des centaines de signatures pour réclamer la grâce de PAC : Bernanos, Galtier-Boissière, Jean Paulhan, le général de Lattre du Tassigny, Colette, Thierry Maulnier, François Mauriac, le Père Bruckberger, et tant d'autres dont... la journaliste sympathisante communiste Geneviève Troubat que les plus jeunes ne connaissent pas, mais dont se souviennent les anciens. Une voix radio inimitable ! Le président Aurélien Hélio (le vampire De Gaulle ne l'aurait pas fait) mais il gracie PAC et Rebatet. Quelques temps plus tard, PAC reçoit cette lettre de son frère, le futur commandant : « Tu es dit admirable de sérénité, tu as dominé les débats de très haut. Je suis, sans réserve, fier de toi ». PAC ne croit rigoureusement en rien : « La religion révélée ? Ça ne résiste pas à cinq minutes d'examen. La Patrie ? C'est un mythe pour combattre. Le Progrès ? C'est une foutaise. L'homme des cavernes raise l'homme des cavernes malgré son fragile verbiage de "civilisation". La révolution ? Elle ne fait que substituer des oppresseurs à d'autres oppresseurs. Non, on ne peut plus croire en rien, en aucun "isme" ». Donc, ajoute-t-il, pessimiste souriant, « tout cela est rigolo et, lorsque l'on a le sens de l'humour, il y a dans les

circonstances les plus tragiques de quoi se marrer ». PAC écrit cette phrase que je ne commenterai pas : « Eh bien, il faut me rendre à l'évidence : l'imposture historique n'est pas seulement possible par le fait d'un narrateur unique. Elle est encore plus aisée grâce à l'établissement d'un mythe collectif... » PAC déclare : « Mon pays me fait mal, écrit Robert (Brasillach). Lui au moins il n'a pas vécu pour voir cette dégringolade dans l'ignominie, dans l'abjection ». Le 10 avril 1947, PAC est gracié de même que Rebatet, mais Brinon, qui était un grand monsieur, sera massacré le 16. Il fallait bien que la hyène se repaîsse... Le 30 mai 1947, PAC est transféré à Clairvaux.

CLAIRVAUX, UNE NOUVELLE PRISON

PAC aura de nombreux moments de bonheur à Clairvaux. Il lit abondamment et découvre RIVAROL, Proust, Aymé, Villon, Shakespeare, Shakespeare, Shakespeare, Machiavel, Hergesweg, Annahil, Nimier, Jacques Laurent et tant d'autres écrivains. Il est un écrivain totalement allergique à la « scatologie célinienne ». Et il n'est, c'est le moins que l'on puisse dire, pas un admirateur de Maurras pour lequel il a des mots très durs : il évoque au sujet de l'œuvre du maître de Marignas un « chef d'œuvre de la connerie transcendante. Il y est dit que la Bastille fut prise par "une bande de malfaitiers et d'étrangers, la plupart Allemands". Voilà qui est sublime comme l'antique ». PAC, qui, comme on le sait, n'est pas « un modéré/modérément courageux » (le bouffon dans Les Modérés), souffre à tout va. Il fait Hugo (« Il est impossible de donner à l'imbécillité une forme plus attirante »). Mais il lit et relit Marcel Aymé et son extraordinaire livre, Uranus, qui évoque les horreurs de la "Libération". A noter que le film, inspiré du livre, avec Depardieu et Fabrice Luchini, est totalement abject. Et puis, il se plonge dans La Volonté de puissance de Nietzsche, « s'émerveillant d'avoir pu vivre jusqu'à près de quarante-trois ans sans avoir lu ça ».

Les années passent. Il écrit. Prisonnier mais libre : « Bien se pénétrer de cette vérité de base qu'il n'existe pas de liberté politique, qu'il n'y en a jamais eu, qu'il n'y en aura jamais et que ce qu'on appelle ainsi est une affabulation grossière, un mythe absurde et dégradant, tout juste bon pour canoniser aux yeux des débilés mentaux d'inséparables tyrannies ». Il s'autorise à dire, dans Les Modérés, « Les masses, telle : « L'olivier est le maître de tous les arts alors que le travail (loin d'être noble comme le prétendent les abrutis) est une malédiction qui conduit à l'appauvrissement de la personnalité et tarit le génie créateur. » Autre considération : « Ne jamais oublier qu'on ne peut pas se soulever, les Bourbons tiennent sur les lapins. L'étonnant serait qu'ils n'eussent pas expié cette erreur de voir... » Autre considération, si formidablement juste : « Par tempérament on appartient à l'une des deux espèces (les fascistes et les anti-fascistes, les Blancs et les Rouges, les démocrates et les totalitaires). Hergesweg, anti-fasciste en littérature est, morphologiquement, un fasciste authentique. Ces choses là ne se démontrent pas, elles se sentent... » et Cousteau d'ajouter : « Je sais bien quels sont les gens à qui j'aurais pu dire, tout au long de l'histoire : Nous sommes du même sang, toi et moi ». Et puis PAC continue de se battre contre Céline, qui décidément, il n'aime pas : « C'est vraiment un accident que Céline se soit trouvé de notre côté à cause de ses malheureux pamphlets. Son œuvre est destinée à être le chantre des croisés, des médécres, des lâches, des radeis, bref de tous ceux vers qui se tendent de la conscience universelle et de Jean-Paul Sartre ». Cousteau ne pardonne pas à Céline ces propos, pas très glorieux, il est vrai : « Je n'ai jamais été antisémite (pas assez con). Je n'ai jamais fait d'antisémitisme pendant la guerre ; je n'ai jamais fait les pieds à l'ambassade allemande. » Et voici que le cinéma fait son entrée à

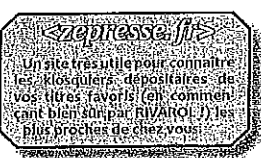
Clairvaux ! Laurel et Hardy à PAC et Rebatet n'apprecient guère : « Alors c'est ça qui amuse les "hommes libres" ? Lucien et moi étions suffoqués. Il est évident que plus un "art" a un public étendu et plus il est condamné à la stupidité. Arès sept ans de Stendhal et de Voltaire on a le souffle coupé : ça n'est pas possible ! On n'en croit pas en 1952, un an avant PAC. Immense joie mais aussi déchirement de voir partir son ami, son complice... Excellent formule de Lucien : « Les dictatures emprisonnent leurs adversaires au nom de l'ordre, les Démocrates les emprisonnent au nom de la liberté ». On ne peut pas dire que Cousteau, ce « pessimiste hilaré » soit d'un formidable optimisme. Il écrit, le 18 décembre 1952 : « Devant le comportement de l'espèce humaine, le pessimisme n'est pas seulement la seule attitude logique, la seule qui préserve des déceptions et des déperies. Et comme la vie est jalonnée de gros malheurs, il est préférable d'affecter le pessimisme puisqu'il les juge inévitables, et de petites joies qui ne manquent jamais de le surprendre, le véritable pessimiste est essentiellement un homme gai. » 1953 sera en juillet l'année de sa libération...

LES DERNIÈRES ANNÉES DE PAC. RIVAROL...

PAC collabore à diverses revues, dont RIVAROL. Il y écrit notamment un article « D'un râtelier à l'autre », suite à l'interview de Céline, parue en juin 1957 dans L'Espresso, qui suscite la fureur de ce dernier : « Le Cousteau, tout aussi ordure, tout aussi enragé que le Sartre ». On aura compris que les deux ne s'aiment guère. Il précède dans RIVAROL non seulement le retour aux affaires de De Gaulle (il appelle à voter non au référendum sur la nouvelle Constitution) mais annonce aussi de manière prophétique le largage par l'homme de Colomb de l'Algérie française. Toujours dans notre hebdomadaire il annonce dans un article visionnaire, le 2 octobre 1958, l'invasion de l'Europe et de la France par des masses exotiques et évoque le risque de submersion de la race blanche. Cousteau est au bord de la misère et pour vivre doit reprendre son « métier carcéral » : les traductions. Ses amis, Henry Charbonneau et Henry Coston éditent, avant sa mort, plusieurs de ses livres, dont Hingothérapie, Les Lois de l'Hospitalité et le déshé PAC découvert, émeuvelé, par les citations de Brassens avant de mourir, dont « La Tondeuse » et « Mourir pour des idées » (à redécouvrir d'urgence !). Il mourra le 17 décembre 1958 d'un cancer du colon déjà métastatisé. La veille de sa mort, il confie son fils (l'auteur de ce livre) à son frère, le commandant Cousteau (qui a été admirable durant tout ces années), dicté à Rebatet pour RIVAROL un "testament" que le lecteur découvrirra dans le livre, et charge Henry Coston de ses publications posthumes. Le Monde titrera : « Fidèle à ses idées, à ses amitiés, à son passé, il avait conservé tout son idéal de polémiste », Galtier-Boissière dira : « Cousteau fut le plus grand journaliste de la collaboration, une drôlerie et un courage qui n'avaient vivement impressionnés. C'était un des derniers journalistes qui refusait de se coucher et de demander pardon » ; Paul Morand dira, quant à lui : « J'ai admiré sa vaillance et son talent » et Henri Lhote dira : « Cousteau était un seigneur ». Quant à François Brigneau, il écrit : « Avec Joseph Darnaud, c'est l'homme le plus courageux (physiquement et moralement) que j'aie connu ». Une foule immense l'accompagna au cimetière Montmartre où il repose.

Robert SPIELER.

Pierre-Antoine, l'autre Cousteau, de Jean-Pierre Cousteau, 390 pages, éditions Via Romana, 24 euros.



## Pierre-Antoine l'Autre Cousteau



Jean-Pierre  
Cousteau

Préface de  
Franz-Olivier  
Giesbert

VIA ROMANA

[...] Lu à ce propos l'éditorial de *L'Equipe*. Ca ne m'était jamais arrivé. Ce serait peu de dire que la langue française subit les derniers outrages. Elle est atomisée. Entre ces odieuses violences d'une part et le jargon psychanalytique (vocabulaire d'une indicible barbarie) d'autre part – qui est aussi le jargon des sous-hommes existentialistes – je n'entrevois plus d'espoir pour la langue française. Elle est foutue.

Encore reçu une revue américaine à traduire. On ne me laisse plus souffler ! Il s'agit comme presque toujours de sociologie, de technologie, de criminogénèse... Tout ça dans un jargon effroyable et quasiment international. Les techniciens sont la mort du beau langage dans tous les pays du monde. Et pourquoi, grand Dieu, tous ces néologismes ?

Pour dire d'une façon barbare ce que vingt auteurs profanes ont dit avec élégance et simplicité. (20 avril)

## Du Puy du Fou à l'Alcazar de Tolède

A l'heure où le gouvernement espagnol, sous contrainte de la Communauté européenne, en vient à raser les symboles de la croisade antibolchevique des années trente, voilà qu'un projet sort des cartons, qui pourrait bien ressusciter la magnifique épopée de l'Alcazar de Tolède.

Le Puy du Fou de Philippe de Villiers est en effet en train de travailler à monter un parc à thème, à Tolède.

Ce parc pourrait ouvrir en 2020. Il nécessite un investissement à hauteur de 200 millions d'euros. Il occupera 140 hectares, et 120 000 visiteurs sont attendus dès son ouverture. Mais le projet est de faire croître le nombre de visiteurs jusqu'à un niveau supérieur au million de spectateurs, en utilisant les recettes qui ont si bien réussi au parc du Puy du Fou.

Le parc vendéen, qui va fêter son quarantième anniversaire, attire en effet pour sa part plus de deux millions de spectateurs, ce qui le classe au second rang français des parcs d'attractions, derrière Disneyland. Les chiffres attendus du parc de Tolède ne paraissent donc pas présomptueux.

L'entreprise Puy du Fou International a développé un réel savoir-faire dans le domaine des parcs historiques et dans celui des spectacles nocturnes vivants. Le parc de Tolède nécessitera 300 participants : acteurs, cavaliers, encadrement administratif et technique.

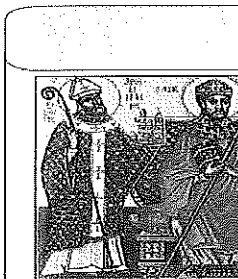
Peut-on imaginer un tel parc sans que nous soit raconté l'épisode du

général Moscardo, ou celui, plus ancien, de la reconquête contre les Maures ? Certainement pas !

Ce qui nous laisse espérer que ce parc à thème historique contribue à la reconquête culturelle de l'Espagne de toujours, après quarante années de rable rase et de triomphe du politiquement correct.

Puy du Fou International a monté un spectacle au château d'Auckland, en Grande-Bretagne. La société des Villiers prévoit d'ouvrir trois parcs à l'étranger dans les dix années qui viennent. Même la Chine fait partie des objectifs de la société de spectacles historiques, dont le savoir-faire est unique dans le monde, semble-t-il, et en tout cas universellement reconnu.

FRANCIS BERGERON  
francis.bergeron@present.fr



Présent, 11 mai 2017

# L'irremplaçable François Brigneau

**A**NNE Le Pape vient d'écrire la première biographie de François Brigneau. Passionnante. Elle a paru aux éditions Pardès. On y découvre ce journaliste de combat, d'une énergie époustouflante et d'un courage sans limite qui un sondage de notoriété de l'IFOP classait en 1965 comme deuxième journaliste de France. Il fut salué par des hommes aussi différents que Frédéric Dard et Jean Madiran, Hubert et Roger Hanin, Gilbert Beuve-Méry et Jacques Vergès, Robert Brasillach et Jean Gabin, Yvan Audouard et Michel Déon, Pierre Boutang et Albert Simonin, Ariès et Raymond Bourgine, Antoine Blondin, Pierre Lazareff, Jacques Benoist-Méchin, Marcel Pagnol ou Alphonse Boudard.



Jean Mabire décrit le nouveau collaborateur : « Il a des yeux vifs, tout à tour malicieux et impayables, une cravate sombre qui se hérisse sous la pluie et descend loin sur les épaules... »

## SA JEUNESSE

Well Allot est né le 30 avril 1919 à Concarneau. Ce Breton, qui prendra plus tard le pseudonyme de François Brigneau (il adhèrera au Parti communiste) et une mère ainsi qu'une grand-mère profondément catholiques. Ambrose, son grand-père, est patron pêcheur. Un personnage : « *Tu chûne à Jean, quand il avait bu il avait cherché querelle à ses sabots* », dit de lui son petit-fils. Le petit Well grandit dans une atmosphère de deuil. La Bretagne, qui a sacrifié près de deux cent quarante mille de ses enfants lors de la Grande Guerre, a particulièrement souffert. Well en consécra une solide méfiance à l'encontre des va-t-en-guerre de tous bords. Well n'est certes pas un élève modèle. Il se décrit ainsi : « *Turbulent, bagarreur, distrait, grand lecteur de romans, j'estimais inutile de travailler en classe et d'apprendre mes leçons, on ne m'appliquait sur mes devoirs à la maison* ». Il s'intéresse à l'aventure maritime en solitaire. Il lit littérature, au foot-ball, au vélo et... rêve de devenir journaliste comme Jules Vallès et Henri Béraud. A douze ans il fonde son premier journal, *David*, référence à David Copperfield, son livre de chevet.

## L'OMBRE DE LA GUERRE, PUIS LA GUERRE

Quand Well a seize ans, commence la grande bataille pour la paix. Il découvre Paris en 1937, ses intellectuels marxistes, antimilitaristes, dénigraient l'ordre et la patrie. Découverte qui le bouleverse. Il se sent dans un premier temps proche du Front populaire mais sera bientôt muniçois, par haine de la guerre et attiré à Concarneau une section des jeunes du Parti frontiste de Gaston Bergery. Well vend *La Flèche* à la créne sur le port avec ce slogan : « *Contre la guerre / Contre les ingénieurs éternels / Contre les oligarches financiers !* ». Il est noté dans 1939. Ses souvenirs qui l'ont marqué ? Il répond cinquante ans plus tard : « *L'aventurier. Le vin chaud du soldat prêt des ravages ; on boit le matin pour se mettre en train. On boit le soir pour glisser dans le sommeil. On boit dans les chambres. On boit à la cantine... Quelle image ! Et quelle année !* ». Le seul soldat qui trouve grâce aux yeux du jeune Allot est le maréchal Pétain. Installé à Paris en novembre 1942, il découvre dans *Je suis partout* les éditoriaux de Robert Brasillach. Il lit *Notre nouvelle guerre*. Il aime son style, ce mélange d'humour et de tendresse, de gentillesse et d'intelligence. C'est le début d'une amitié forte. Well découvre en Brasillach le grand frère qu'il a

jamais eu. Robert lui fait découvrir Maurras et l'encourage à écrire. Et puis, alors que la guerre est d'évidence perdue, il s'engage le 6 juin 1944 dans la Milice. Pourquoi ? Il a beaucoup d'admiration pour le « *vieux Joseph* » Darnaud. Et puis, moutons à tondre : « *Par orgueil, par sentiment, pour ne pas avoir l'air d'un "dégoulté", parce que beaucoup de mes copains avaient été nuds par le maquis, parce que tout ce que disait Laval me révoltait, parce que je voulais servir le Maréchal* ». Les conséquences ? « *Deux mois d'engagement maudit, cinquante ans de galère* », dira-t-il. A Fresnes où il sera incarcéré quinze mois, il fréquente du beau monde dont bien sûr Brasillach, Henri Béraud, Benoist-Méchin et même Timéo Rossi. Brasillach lui adressera une dernière lettre, le 28 janvier, dans laquelle il écrit : « *Je ne veux pas faire de littérature, mais tu sais que je suis très fier de t'avoir connu et de t'avoir inspiré de l'amitié* ». Well sera acquitté par la cour de justice de la Seine le 17 décembre 1945 mais frappé de dix ans d'indignité nationale (« *d'indignité nationale* », dira-t-il).

## WELL ALLOT, JOURNALISTE ET ÉCRIVAIN

Le futur François Brigneau va collaborer sous divers pseudonymes à de nombreux journaux et revues dont plusieurs sont monarchistes : *Paroles françaises* de Pierre Boutang, *Rive*, *L'Indépendance française*, *Le France*, *La Dernière Lanterne*, etc... Son pseudonyme est Julien Guicé. En 1948 il organise même un spectacle de chansonniers dans un cabaret-dancing du boulevard Saint-Germain. Et puis, arrive son entrée dans la « *grande maison* ». Il rejoint *France Dimanche* (rien à voir avec l'hebdomadaire à scandales qui il est devenu) où il assure le reportage des grands événements sportifs, puis celui des procès, comme celui de Marie Besnard, accusée d'empoisonnement. Julien Guicé va fonder, avec Maurice Gail et Léon Gaultier, *La France*, organe des petits contre les puissants. On y retrouve Antoine Blondin et Jean Pleyber. Seuls quatre numéros paraîtront. René Malliavin, directeur d'*Écrits de Paris*, propose à l'équipe d'élargir la formule et de lancer un hebdomadaire. Le jeudi 18 janvier 1951 paraît le premier numéro de RIVAROL, dont François Brigneau est le rédacteur en chef. On y trouve les plumes d'Antoine Blondin, de Pierre Dominique, d'Albert Paraz et de Ben l'Auteur de *Boyage en Aboukh*, qui en est aussi l'illustrateur. Robert Hersant lance alors *Semaine du Monde* et engage Guicé. Celui-ci choisit définitivement le pseudonyme de François Brigneau et devient vice-rédacteur en chef. Il rejoindra par la suite Paris-Press. Brigneau y sera heureux jusqu'au drame de l'Algérie. Ses reportages le mènent aux quatre coins du monde, de Washington (il suit la visite de Khrouchchev) au Congo (il couvre la révolution de Lumumba) en passant par Berlin, Londres et même Alger en novembre 1962. Il deviendra en septembre 1962, grand reporter à *L'Aurore* et se rendra notamment à Rouze pour le « *condédat* », après la mort de Jean XXIII et rendra compte du procès de Gaston-Thiry. Moment douloureux, car il revivra les heures précédant la mort de Robert Brasillach.

## L'AVENTURE DE MINUTE

Jean-François Devay, fondateur de *Minute* en 1962, va proposer à Brigneau d'y collaborer sans périodicité régulière. Le directeur de rédaction de *L'Aurore* le lui interdit et François, ruiné, quitte à une confortable carrière, claque la porte en 1964. Il sera nommé très vite rédacteur en chef de *Minute* et chargé des échos, poste stratégique. Voté comme

260 000 ! François Brigneau sera, de 1964 à 1987, selon les mots de Jean-François Devay, le « *porte-drapeau* » de *Minute* où il assure une chronique régulière. Il est aussi reporter et se rend au Viet-Nam et au Moyen-Orient. Une anecdote savoureuse : il rencontre Meïahen Beghin et lui demande, à propos de l'avertement que l'Etat d'Israël autorise si les Israéliens n'ont pas peur d'aggraver le déficit des naissances par rapport aux Palestiniens ; d'autre part ne songent-ils pas que le Messie attendu par les Juifs pourrait se trouver dans le ventre d'une de ces femmes qui veulent avoir ? Fureur de Beghin qui cesse de parler français, vitupère en hébreu et lui tourne le dos... *Minute* sera bien sûr avec RIVAROL le journal le plus poursuivi de France. Les procès s'échelonnent : la Licé (qui n'est pas encore la Licra), le Mrap et bien sûr De Gaulle s'en donnent à cœur joie. Les condamnations pour offense au chef de l'Etat pleuvent. Commanditaire de Brigneau : « *Nous collectons nos condamnations, comme d'autres les timbres* ». Quand Brigneau qualifie la série Holocauste de « *feuilleton de propagande* », le journal est poursuivi dix-huit fois, grâce aux astuces du cabinet Badinter. L'hebdomadaire va connaître une suite ininterrompue d'attaques. Les voisins surnomment l'immeuble de l'avenue Marceau « *Bevrouth-sur-Seine* ». En juin 1968, une bombe est posée au domicile de François Brigneau, à Saint-Cloud, blessant gravement l'éboueur d'origine immigrée qui perdra une main et la vie.

## PRÉSENT, LE CHOC DU MOIS, NATIONAL-HEBDO

Le 5 janvier 1982, le numéro 1 de *Présent* paraît. François en est l'un des fondateurs. En 1986, *Présent* organise un banquet de 1000 couverts pour fêter les 1000 numéros parus. Mais on est, bigre, Mathilde Cruz, qui tient une rubrique de télévision très appréciée ? Les lecteurs demandent à la rencontrer. On leur répond qu'elle vient juste de sortir. Un fait Mathilde Cruz est un pseudonyme de François Brigneau ! Au printemps 1987, François, qui a passé vingt-trois ans à *Minute*, quitte l'hebdomadaire, en difficulté et sujet à des dissensions et rejoint *National-Hebdo* où il sera accueilli par Roland Gaucher et où il rejoindra bientôt son ami Serge de Beketch. Brigneau ne tardera pas à quitter *Présent* où il s'était exprimé en faveur de la liberté de recherche historique concernant la thèse

révisionniste de Henri Roques, ce que Madiran, très prudent, n'avait pas apprécié. Du coup, Brigneau, indigné par ce qu'il considère comme une méprisante lâcheté, claqua la porte, suivi de sept cents abonnés. *Le Choc du mois* paraît en décembre 1987. Brigneau y est chroniqueur. Mais le mensuel disparaîtra en juillet 1993. François Brigneau-Mathilde Cruz peut désormais se consacrer totalement à *National-Hebdo*. Il y accomplira son travail de « *vieux défriché de presse* ». « *dans une grande liberté et avec un certain bonheur* ». Il sera chassé de NH en décembre 1998, date où éclate la crise au sein du Front national, qui l'ébranlera profondément. Les divisions restent à ses yeux une maladie grave du mouvement national. Entendre traiter de « *félons* » les amis d'hier lui est insupportable. Mais il ne baisse pas les bras. Il fait partie de ceux qui soutiennent le lancement du *Quotidien de France* de Martin Pelletier et donne des articles au *Libre Journal* de Serge de Beketch qui considère François comme le *pater familias* de sa famille d'esprit, son « *roi politique* ». Il y collaborera jusqu'à son dernier numéro, celui du 22 octobre 2007, consacré à son fondateur qui vient de mourir. Puis il confiera encore quelques articles à Emmanuel Ratier pour *Faits et Documents*. On doit aussi à Brigneau d'excellents petits opuscles intitulés *Mes derniers cahiers* dont l'un, sans doute le meilleur, est courageusement consacré au professeur Faurisson.

## FRANÇOIS BRIGNEAU, MILITANT POLITIQUE

On a vu que François Brigneau, très jeune, vendait *La Flèche*, le journal du Parti frontiste de Gaston Bergery. Après la guerre, il donnera des conférences en faveur de l'amicisme. Le mouvement Boujude ne l'emboursera guère. Il rejoindra en 1965 le Comité national Jivier-Vignancour et participera à fond à la campagne présidentielle. Il contribuera en 1969 à la création d'Ordre Nouveau, dont il est membre du comité national. Lors d'un meeting nationaliste, le 13 mai 1970, il déclare : « *Il faut faire un parti révolutionnaire blanc comme notre race, rouge comme notre sang et vert comme notre espérance* ». Ordre Nouveau adopte une stratégie de front national et contribue à la fondation du nouveau parti, dont Jean-Marie Le Pen sera le président. Brigneau sera, avec Gérard Longuet, le principal rédacteur du premier programme politique du Front. Après la dissolution d'O.N., il rompra avec le FN et participera à l'aventure du Parti des Forces Nouvelles (PFN), avant de devenir, quelques années plus tard, un compagnon de route du FN qui émerge en tant que force politique. Comme on l'a vu précédemment, partisan d'un « *ticket Le Pen / Brigneau* », la rupture de 1998 l'amènera à s'éloigner définitivement de l'action politique.

Well Allot/François Brigneau meurt le 9 avril 2012 à Saint-Cloud. Entouré de sa famille, de ses amis et de ses fidèles, il est enterré le 13 avril au cimetière de Saint-Cloud.

R. S.

Commander à nos bureaux le livre d'Anne Le Pape : *François Brigneau*, avec de magnifiques dessins de notre talentueux Chard, collection Qui suis-je, éditions Pardès, 12 euros franco.

**Chard sur la toile**  
Allez donc vous détecter des caricatures de Chard auxquelles un de ses admirateurs, fervent lecteur de RIVAROL, vient de consacrer un site, déjà très fréquenté :  
<http://chard.pardes.com>

**RIVAROL**  
Tous Annonces, 82 Bd Malesherbes 75013 Paris  
Rédaction-Administration  
Tel : 01 53 34 97 97 - Fax : 01 53 34 97 98  
[www.rivarol.com](http://www.rivarol.com) / [boutique.rivarol.com](http://boutique.rivarol.com)  
Rédaction : [present@rivarol.com](mailto:present@rivarol.com)  
Administration : [contact@rivarol.com](mailto:contact@rivarol.com)  
Hebdomadaire créé le jeudi 18 janvier 1951  
Fondateur : René Malliavin (1896-1970)  
ANCIENS DIRECTEURS :  
René Malliavin (janvier 1951-septembre 1970)  
Dominique Enchehin, dit Pierre Dominique (septembre 1970-mai 1973)  
Maurice Gail (mai 1973-novembre 1983)  
Marie-Luce Waquier, dit Cécile-Marie Gail (novembre 1983-février 2010)  
Directeur de la publication et de la rédaction, éditorialité : Fabrice Jérôme BOURBON  
LE R L - "Édition des Tuileries", au capital de 51 000 euros pour 99 ans, à partir du 20 mai 1949, siège sociale : B. Assolant - Impasse : Rue des Saussaies, 36-40 boulevard Robert Schuman, 91500 Lorry Campen - Dépt légal : à Paris - 10 - Généré et assuré : Fabrice Bourbon CIPAV n° 0218 C 82763. ISSN n° 0035-5656.  
ABONNEMENTS : 2 ans : 194 euros - 1 an : 114 euros - 6 mois : 64 euros - 3 mois : 36 euros - 15 ans : 175 euros - propagande : 210 euros - 1 an (étudiants, chômeurs, lycéens, personnes en grande difficulté) : 100 euros.  
ABONNEMENTS PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE : 12 euros par mois (ajouter le forfait sur notre site Internet ou l'écouter dans le journal dans les numéros où nous le publions).  
ABONNEMENT NUMÉRIQUE 1 an : 80 euros (voir un exemple sur le site [www.boutique.rivarol.com](http://www.boutique.rivarol.com))  
ÉTRANGER : 1 an : 126 euros - 6 mois : 75 euros.  
Supplément par avion : 24 euros pour un an et 12 euros pour 6 mois.  
\* Reliure RIVAROL, en vente une année entière de partout - 41 euros au péché, 50 euros franco de port.  
\* Pour son changement d'adresse, joindre 2 euros et la dernière bande (ou indiquant l'ancienne adresse). Envoyer son adresse en CAPITALES. Délai dix jours.  
Règlement par chèque (à valoir sur une banque agréée en France), à l'ordre d'Édition des Tuileries ou virement à notre compte : La Banque postale (IBAN : FR33 200 1000 0184 8321 9800 048 000 055TR 490448)

## LECTURE : Péguy par Brasillach

"Mais les traits de la France, sur lesquels Péguy a toujours le plus insisté, sont la liberté et l'espérance. C'est là sans doute qu'il rejoint les idées les plus communes, le Français mauvaise tête et bon cœur, le grognard, le débrouillard, tous les poncifs, souvent charmants d'ailleurs, inventés sur son propre compte par un vieux peuple militaire. C'est là aussi qu'il rejoint, de façon curieuse, certaines erreurs modernes, et même modernistes, sa philosophie bergsonienne de la vie, et d'autre part, les mensonges officiels sur la République et la Révolution. Aujourd'hui, où nous avons connu la défaite, tant de convention peut nous lasser : la fortune de Péguy après le désastre national de 1940 a été un peu trop, il faut l'avouer, la revanche littéraire de ceux qui avaient beaucoup menti. Péguy, trop souvent, c'est de la meilleure littérature que Déroulède, mais elle reste du Déroulède. Tant de confiance infinie dans notre pays a confiné presque toujours aux plus mortelles illusions. La lecture des pages politiques de *L'Argent* prouve une inconscience prodigieuse lorsque Péguy excuse l'inutile résistance de la guerre de 1870 et l'affreux Gambetta. Mais, répétons-le, ces manques n'empêchent point la vérité profonde, et lorsqu'il parle de l'ancienne France, de l'éternelle France, Péguy trouve des accents que nul autre n'a trouvés.

Avec quelle joie nous relisons ici le discours familial, rusé et naïf, d'une bonhomie si paysanne, que Dieu tient sur les Français :

Tels sont nos Français, dit Dieu. Ils ne sont pas sans défauts. Il s'en faut. Ils ont même beaucoup de défauts.

Ils ont plus de défauts que les autres.

Mais avec tous leurs défauts je les aime encore mieux que tous les autres, avec censément moins de défauts.

Je les aime comme ils sont. Il n'y a que moi, dit Dieu, qui suis sans défauts.

Et l'incomparable suite de versets que l'on ne peut se tenir de citer presque tout entière :

Peuple, les peuples de la terre te disent léger Parce que tu es un peuple prompt.

Les peuples pharisiens te disent léger

Parce que tu es un peuple vite.

Tu es arrivé avant que les autres soient partis.

Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.

O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.

O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point trouvé léger en charité.

Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux.

C'est embêtant, dit Dieu, quand il n'y aura plus ces Français,

Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre.

On finit par se laisser prendre à un orgueil aussi naturel ; aussi simplement exprimé, et pourtant avec une pareille audace ! Les anciens qui parlaient des actes de Dieu accomplis par le moyen des Francs auraient trouvé belle, sans doute, cette manière de s'exprimer. Et comme nous sommes loin, ici, de l'abstraction ! Il arrive, en effet, que les clercs qui parlent de la mission de la France, du rôle de la France, finissent par confondre la France avec on ne sait quelles idées pâles et vagues. Ici, le contact n'est jamais perdu avec la réalité charnelle. Non que l'on puisse, à mon avis, reprocher sérieusement à Péguy de tomber dans le péché inverse. Il n'oublie pas les hautes régions de l'universalité. Il ne dit pas que les cathédrale ou la croisade sont belles uniquement parce qu'elles sont françaises. Il dit que la France est belle et grande, entre autres choses, d'avoir incarné une civilisation universelle, d'avoir pu parler à tous les hommes, ce que personne ne niera. Mais en le disant, il ne perd jamais de vue que cette universalité a les couleurs de la pierre française, du fer français, des armes françaises, l'odeur des blés français. Ainsi reste-t-il fidèle à sa grande pensée, si profondément chrétienne et occidentale, que le temporel est toujours le lit de camp du spirituel, et que la cité terrestre est le corps et l'image de la cité de Dieu. Ainsi reste-t-il fidèle au mystère le plus éminent du catholicisme, qui est au centre même de son œuvre, le mystère de l'Incarnation."

Robert Brasillach, *Les quatre jeudis*, 1944

Ivane, <http://ivaneaumilieudesruines.blogspot.fr/2012/02/peguy-par-brasillach.html>

## TV : Europe 1, Aujourd'hui dans l'histoire

### 6 février 1934 : l'exécution de Robert Brasillach

05h55, le 06 février 2017

Chaque matin, Franck Ferrand nous fait revivre l'histoire à travers les événements qui ont marqué la date du jour.

**Nous sommes le 6 février 2017, mais en quel 6 février partons-nous ?**

Le 6 février 1945, où l'on exécute un écrivain de 35 ans, Robert Brasillach. Après la Libération est en effet venu le temps de l'épuration, celui de la chasse aux "collabos".

**De quoi accuse-t-on Brasillach, précisément ?**

Avant tout d'avoir été rédacteur-en-chef de *Je suis partout*, journal collaborationniste et antisémite. Brasillach était depuis longtemps à l'extrême-droite ; dès les années 30, il écrivait dans *L'Action française*. Ce qui ne veut pas dire qu'il ait admiré Hitler. Ayant lu *Mein Kampf*, il avait même écrit que c'était le "summum du crétinisme excité" !

**Pourtant, il va s'y rallier ?**

Disons que Brasillach a prôné un "fascisme à la française". Donc, en septembre 1944, apprenant que sa mère a été arrêtée, il se constitue prisonnier pour la faire libérer. Poursuivi pour intelligence avec l'ennemi, il est incarcéré à Fresnes, jugé dès janvier 1945. Six heures de procès et 20 minutes de délibéré, débouchant sur une condamnation à mort. Seulement Robert Brasillach est un intellectuel marquant de sa génération ! Camus, Cocteau, Anouilh, entre autres, vont signer une pétition pour demander sa grâce, ne serait-ce qu'au nom du talent. Le 3 février, le général de Gaulle a dit même à Mauriac : "Mais non, on ne fusillera pas Brasillach !". Et pourtant, deux jours après, le jeune écrivain est exécuté au fort de Montrouge. Que s'est-il passé ? On a dit que De Gaulle aurait vu une photo d'un homme en uniforme allemand qu'il avait pris pour Brasillach, alors qu'en fait, c'était Doriot. Il me semble, plus simplement, que cette condamnation allait dans le sens de l'histoire.

Par Franck FERRAND

<http://www.europe1.fr/emissions/aujourd-hui-dans-l-histoire/6-fevrier-1934-lexecution-de-robert-brasillach-2970188>

## EN BREF : BNF : Gallica, le TPI et Bardèche

► Mis en ligne, fin avril, sur *Gallica*, la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France, les actes du procès de Nuremberg sont désormais en libre consultation. Une plongée dans ce procès fondé sur des lois qui n'existaient pas au moment des faits, et une jurisprudence effaçant, comme le soulignait **Maurice Bardèche**, « le patient travail d'intégration de la prédication du Christ au droit romain » remplacé par « l'esprit de vengeance de la loi mosaïque ».

*FAITS & DOCUMENTS, 435, t. 15, n° 2047 p. 10 -*

**☞ Il y a 61 ans était condamné Robert Brasillach**

En effet, le 18 janvier 1945 commençait et s'achevait quasi instantanément le procès de l'intellectuel alors âgé de 35 ans, le reconnaissant coupable d'intelligence avec l'ennemie. Cette mascarade de jugement s'appuie sur les cinq années d'occupation durant lesquelles Robert Brasillach, fasciste convaincu depuis 1930, expose ses thèses antisémites, et sympathiques envers l'Allemagne, ces dernières lui coûtant d'ailleurs la rupture avec son ami intellectuel Charles Maurras. S'il était fasciné par l'Allemagne hitlérienne, rappelons que Brasillach ne cessa néanmoins jamais de souhaiter l'avènement d'un fascisme à la Française, et se refusa de cacher la défaite de l'Axe à ses lecteurs, ce qui lui coûta une année de camp-prison en Allemagne.

Bulletin de réinformation du mardi 19 janvier 2016  
<http://arb6245.over-blog.net/2016/01/bulletin-de-reinformation-du-mardi-19-janvier-2016.html>

**◆ Feltin-Tracol sur Bardèche**

Georges Feltin-Tracol a consacré une chronique de sept minutes à Maurice Bardèche dans l'émission de Thomas Ferrier "Le Libre journal des Européens" du mercredi 23 mai 2017 (sur Radio Courtoisie, à 21h30, entre la onzième et la dix-huitième minutes).

<http://arb6245.over-blog.net/2017/05/feltin-tracol-sur-bardeche.html>

**✍ Conseil de lecture de Soral : "Nuremberg"**

Lors d'une séance de dédicace à la Main d'Or, le 17 avril 2016 (minute 37'35) Alain Soral participait, avec d'autres auteurs des éditions Kontre Kulture, à une séance de dédicaces au Théâtre de la Main d'Or. L'occasion pour lui de revenir sur le sens – et le coût – de son combat.

<http://arb6245.over-blog.net/2016/06/conseil-de-lecture-de-soral-nuremberg.html>

**⇒ "Céline / Brasillach... écrivains maudits ?"**

Émission « Le Libre journal de Jean-Gilles Malliarakis », avec Jacques d'Arribehaude, Anne Brassié, Gilbert Comte, Marc Laudelout et Jean-Charles Personne : À propos du livre de Henri Poulain, *Entre Céline et Brasillach* ; Radio Courtoisie, 24 octobre 2003.  
1<sup>re</sup> partie ; 2<sup>ème</sup> partie

<http://arb6245.over-blog.net/2016/04/celine-brasillach-ecrivains-maudits.html>

**✓ ZOOM - Patrick Jansen : "Réfléchir et Agir : une revue de désintoxication culturelle"**

Notre ARB Patrick Jansen est journaliste pour la revue de désintoxication culturelle *Réfléchir et Agir* fondée en 1993, le magazine existe déjà depuis 26 ans et revendique un regard non conformiste sur la politique et la culture européenne. Provocateur et malicieux, le journaliste revient sur l'histoire de sa revue, la démarche des journalistes mais aussi sur l'actualité politique.

<https://www.youtube.com/watch?v=3XDGT3WcZj0>

**🏠 "La défense de Brasillach et de Bardèche", par Marcel Aymé**

Dans un grand portrait de "Marcel Aymé l'indomptable" (*Rivarol*, n°3275, 23 mars 2017, p.8), Robert Spieler rappelle le combat de l'écrivain en faveur de Brasillach et Bardèche.

<http://arb6245.over-blog.net/2017/03/la-defense-de-brasillach-et-de-bardeche-par-marcel-ayme.html>

## ➡ "Le must"

D'aucuns s'affligent que la réédition des "Nuremberg" de Maurice Bardèche ait été disponible au Rassemblement Annuel des Musulmans de France, salon organisé par l'UOIF :

### *Le must de l'antisémitisme européen*

Les librairies présentes au salon de l'UOIF, diffusaient aussi des extrémistes européens. On pouvait trouver *Nuremberg ou la terre promise*, et *Nuremberg ou les faux monnayeurs* de **Maurice Bardèche**. Véritable plaidoyer en faveur de l'Allemagne nazie, référence en matière de négationnisme, ces ouvrages ont été interdits à la vente, et Bardèche condamné. Il y écrit, entre autre :

« Si la délégation française trouve des factures de gaz nocifs, elle se trompe dans la traduction et elle cite une phrase où l'on peut lire que ce gaz était destiné à "l'extermination", alors que le texte allemand dit en réalité qu'il était destiné à "l'assainissement", c'est-à-dire à la destruction des poux dont tous les internés se plaignaient en effet [...]. Il résulte clairement des pièces du procès que la solution du problème juif, qui avait eu l'approbation des dirigeants nationaux-socialistes, consistait uniquement en un rassemblement de Juifs dans une zone territoriale qu'on appelait la réserve juive [...] Et nous n'avons pas le droit d'en conclure davantage que le national-socialisme aboutissait nécessairement à l'extermination des Juifs : il proposait seulement de ne plus les laisser se mêler à la vie politique et économique du pays, et ce résultat pouvait être obtenu par des méthodes raisonnables et modérées. [...] ».

Bardèche parle également de « mythe de la Gestapo », et accuse les Juifs d'être responsables de la Seconde Guerre Mondiale. Il se réclame explicitement du fascisme, et sa mémoire sera saluée par des figures de l'extrême-droite antisémite française comme Henry Coston ou Pierre Sidos.

<https://www.egaliteetreconciliation.fr/Alain-Soral-Je-ne-leur-laisserai-pas-mon-pays-sans-combattre-39842.html>

## ✂ Brasillach et Jeanne d'Arc

Le 14 mai 2017, Pierre Hilard exhorte les nationalistes et catholiques à ne plus associer les noms de Robert Brasillach et de Jeanne d'Arc :

[https://www.youtube.com/watch?v=llYVDV8\\_WBo](https://www.youtube.com/watch?v=llYVDV8_WBo) (5'30) ou <https://www.youtube.com/watch?v=n-klO0o-MsI>

## 📖 Bardèche et "les premières voix françaises du négationnisme"

A lire dans "Archives Juives", volume 49 (2016/2), sous la plume de Valérie Igounet

cf. <https://www.cairn.info/revue-archives-juives-2016-2-p-56.htm>

## "La République amnésique", "Le Monde" et Brasillach

Le lecteur s'amusera de relire Badinter défendant un livre de Lucien Rebatet, de trouver un article paru dans le journal *Le Monde* en 1969 rendant hommage à Robert Brasillach, de découvrir le moment où la gauche criait "*vive l'Algérie française !*", de se souvenir que Valéry Giscard d'Estaing redouta l'invasion immigrée et que le communiste Georges Marchais défendit "*la préférence nationale*". Les citations abondent et montrent à quel point le monde d'aujourd'hui s'offusque de tout ce qui fut jusqu'il y a peu considéré par presque tous comme du simple bon sens.

Un ouvrage particulièrement d'actualité !

*La République amnésique*, Thierry Bouclier, éditions Terra Mare, 269 pages, 18 euros (Compte rendu de "[Medias-presse.info](http://Medias-presse.info)").